



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

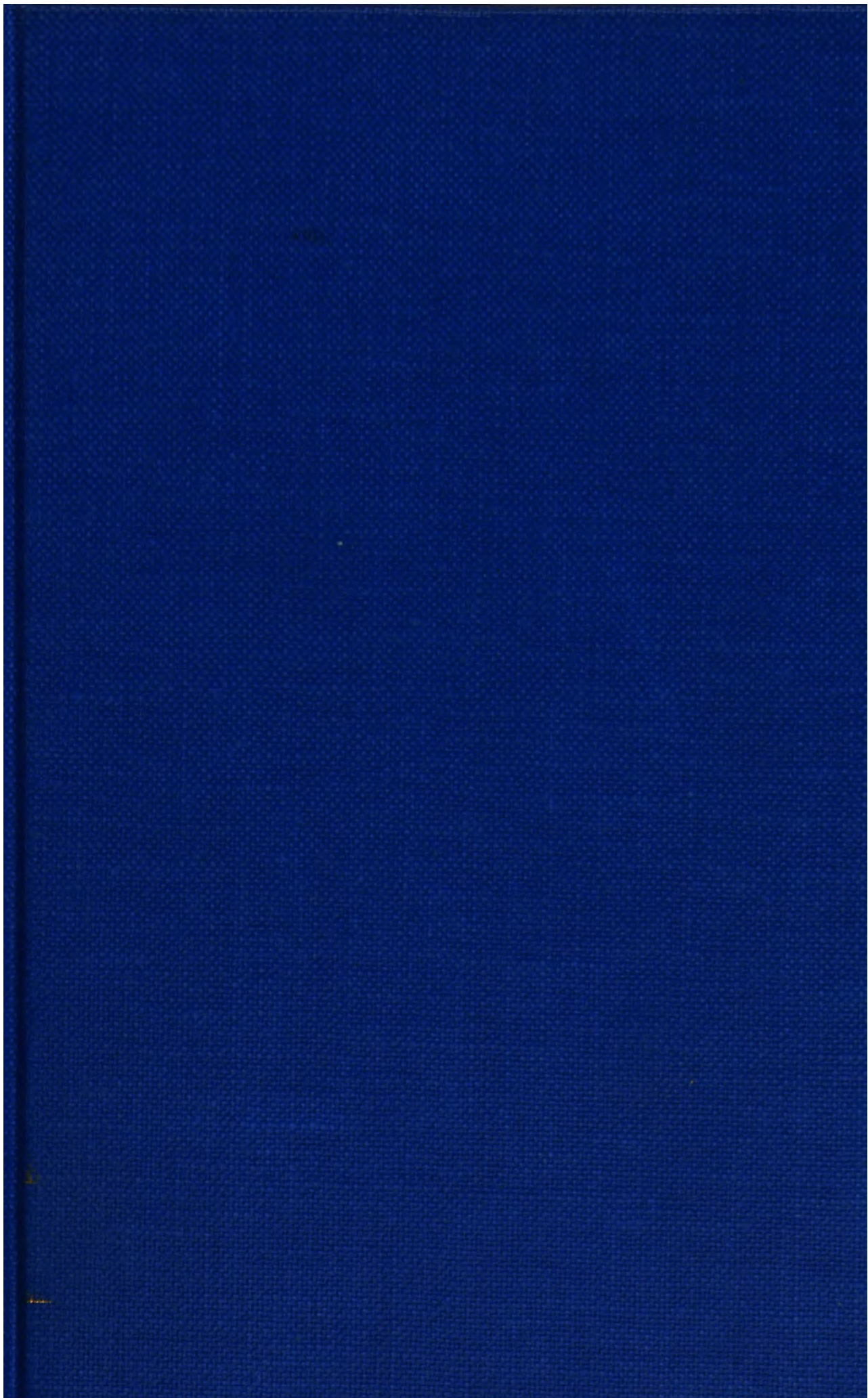
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



ST. GILES', OXFORD. OXI 3NA

12.10.99



P/P 2025 A.1











# **Élévation**



*Il a été tiré de cet ouvrage :*  
*vingt-cinq exemplaires sur papier vergé de Hollande*  
*numérotés de 1 à 25,*  
*soixante-quinze exemplaires sur papier vergé pur fil Lafuma*  
*numérotés de 26 à 100.*

---

## OUVRAGES D'HENRI BARBUSSE

---

### POÉSIE

PLEUREUSES \*.

### ROMANS

LES SUPPLIANTS, *épuisé* \*.

L'ENFER.

LE FEU \*.

CLARTÉ \*.

LES ENCHAINEMENTS (2 volumes) \*.

CE QUI FUT SERA \*.

### NOUVELLES

NOUS AUTRES... \*.

QUELQUES COINS DU CŒUR.

FORCE. L'AU-DELA. LE CRIEUR \*.

FAITS DIVERS \*.

### ÉTUDES SOCIALES ET HISTORIQUES

PAROLES D'UN COMBATTANT, articles et discours \*.

LA LUEUR DANS L'ABÎME.

LE COUTEAU ENTRE LES DENTS.

LES BOURREAUX (La Terreur Blanche dans les Balkans) \*.

JÉSUS \*.

LES JUDAS DE JÉSUS \*.

MANIFESTE AUX INTELLECTUELS (une plaquette).

VOICI CE QU'ON A FAIT DE LA GÉORGIE \*.

RUSSIE \*.

Les ouvrages dont les titres sont suivis du signe \* ont été publiés par la Librairie Flammarion.

**HENRI BARBUSSE**



# **Élévation**

**ROMAN**

**ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR**



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous les pays,  
pour l'U. R. S. S. exclusivité pour les Gosizdats de Moscou,  
Kharkov, Minsk, Tiflis, Bakou et Erivan,  
Copyright 1930, by ERNEST FLAMMARION.

# TABLE DES MATIÈRES

---

I. — L'HOMME NOUVEAU . . . . .	7
II. — ÉLEVATION. . . . .	53
III. — LE GÉANT A DEUX DIMENSIONS. . . . .	67
IV. — LA TOUR DE BABEL . . . . .	143
V. — LE PAS EN AVANT. . . . .	247



# Élévation

---

## I

### L'HOMME NOUVEAU

Dans la salle d'école, au milieu des élèves pilotes, un plan, qu'ils regardent. Ils font cercle, inclinés sur le plan, qui est celui de l'ascenseur du ciel. Le paquet de lignes est posé au centre creux de leur groupe, comme dans un foyer.

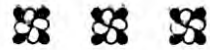
Une voix s'élève. C'est la voix même de ce plan. Elle dit le calcul des pertes d'énergie par frottement ou viscosité, la formule de l'inclinaison de la surface portante, le rendement du mètre superficiel d'aile, et

la lutte violente entre le coefficient de sécurité et le minimum de poids.

On voit le fort relief de nos figures graves qui, penchées, découvrent l'inconnu, et évoquent, détail par détail, la présence surnaturelle de la science dans les choses.

Une seule chaîne d'attention, en cercle, réunit tous les fronts. Moi, je sens le volume et le poids de ma tête parmi celles des autres, puisque je suis moi, et sur ma figure que je connais tant, j'ai quelque chose de chacune de ces figures-ci.

Ce qui vient d'être dit reste là, en suspens. Les cervelles s'en nourrissent. C'est la dispute tâtonnante, de l'homme, trouveur, mais faillible, contre la machine infaillible ; c'est le drame de l'exactitude. Il se prépare des miracles. Ces jeunes gens sont les magiciens qui changent l'abstrait en concret et s'agrandissent du monde.



Par un matin de printemps, je suis monté au-dessus de la France. On est le voyageur qui sort d'un canon, emportant l'éclatement avec soi, et on roule au milieu d'un cataclysme. Serré dans un tapage épouvantable, raclé par un vent d'enfer, on voit au loin, parmi des perspectives qui dansent, l'emportement du monde.

Un projectile cinglant les espaces, ouvre deux paires d'yeux sur un gouffre qui est l'univers lui-même. L'objet est fait de cellules et plans de métal, d'un ventre gonflé d'essence comme un wagon-citerne, d'une mécanique pleine et tournoyante, du paquet d'un pilote cramponné aux rouages, et de moi : moi, mollusque terriblement inséparable de mon siège. Tout cela, c'est compact et c'est crispé, ça fait corps, ça fait une chose très lourde, arra-



chée d'en bas, déracinée de son poids, et lancée en l'air, et qui tombe, mais c'est aussi d'une force effrayante, et ça se visse dans l'air, à toute volée, à coups d'explosions. Le flocon dur qui roule sur l'hydrogène et l'oxygène avec le tonitruement d'un train de marchandises, est le centre d'horizons qui se balancent et s'élargissent — les bords du puits universel. On est une tempête portative dans le beau temps. On a au ventre le roulis et le tangage de la mappemonde (le roulis, de l'est à l'ouest ; le tangage, du nord au sud), et on regarde çà et là, hébété d'un trop-plein de pensée, frappé à la tête par l'infini concret.



Tout à l'heure, au départ, sur le terrain de l'aéroport, ces gens qui se tenaient en rond autour de nous —, je les revois.

Tandis que je fais ma poussée tapageuse dans le ciel, je les revois, en face de moi, grandeur nature, comme tout à l'heure.

Ces gens, c'était à peu près toute ma destinée sortie d'une boîte, et posée là. Leur série racontait mon histoire en style télégraphique, chacun s'érigeant au premier plan d'un secteur de mon passé. A partir de chacun d'eux, par tranches divergentes comme sur les images d'Épinal, s'ouvraient mes perspectives personnelles successives :

La vieille mère, en cotte enluminée, raide comme un pot de fleurs, et ses yeux tendres, et sa figure cartonnée où de grosses couleurs sont posées, — elle obstruait le décor du village natal, mon petit frère Fil de Fer cramponné à sa jupe, (et le spectre estompé et penché de mon père, s'en allant). Puis par-dessus le panorama urbain où, gamin, je me faufilais, et les

décors géométriques des cours du soir striés et taillés en blanc et en noir par le gaz, s'appliquait la silhouette de M. Bastien, le maître et le guide, et les trésors de patience recouverts par ses lunettes. Sous le porche d'usine, deux hommes en écran en deçà de la cour fourmillante : les copains d'atelier avec lesquels j'ai fait de la moto, le dimanche, avant de faire de l'aviation, Corrard et Bricheton. Puis, brochant sur l'école d'aviation, sur les aérodromes et les premières audaces et les premiers succès, le capitaine Bernard, Fortoul, Billet, et tutti quanti.

Et à ce moment de départ, tout à l'entour, bruit d'orgue et décor d'opéra dans le terrain vague illimité. On voyait les niches énormes où toutes sortes d'envergures monstrueuses étaient remisées, et les bureaux des transports aériens déjà bario-lés d'affiches commerciales et touristiques.

(L'éclatante publicité grandira vite à la taille de celle des chemins de fer et des paquebots).

Tout près de moi, deux personnages majeurs : La belle Laura Fergusson dont le regard électrique me donne une commotion chaque fois qu'il touche le mien, et le représentant de Hikson et Cie.

Sur l'aérodrome parsemé, de loin en loin, de couronnes de témoins entourant chacun son affaire aérienne, il n'y avait pas, dans notre cercle, la fièvre des grands départs. Ce n'était pas cela du tout : Je partais avec Béloir (chacun pilote à tour de rôle), non pour un record ou pour un itinéraire précis, mais à peu près à l'aventure dans le monde, en vue d'essais divers de hauteur, de vitesse et d'endurance, et aussi d'expériences de visibilité, d'envergure photographique, et de radio.

Et on voyait trôner le spacieux avion

d'aluminium (d'aluma), étrange insecte grossi aux dimensions d'un navire, de la couleur d'un cuirassé — avec ses trois moteurs, ses trois têtes minuscules aux antennes tournantes, et les grandes lettres noires qui le bariolent magiquement.

Les connaisseurs (dont un journaliste aussi célèbre que la mouche du coche), constataient en se rengorgeant l'outillage perfectionné dont l'avion est muni. Notre originalité, c'était de partir à deux avec plus de dix mille kilos de charge utile, appareils divers, pièces de rechange, et combustible.

... Voilà donc tous les êtres terrestres indiquant l'essentiel de moi. Sauf ma mère, qui m'aime réellement, le reste, ce sont, plus ou moins, des ennemis amis. Ici-bas, les amitiés et les amours ne sont que des alliances politiques faites entre des adversaires et d'autant moins durables

qu'elles sont plus fortes (démesurées, insolubles, haïssables, particularités de chacun). Quoi qu'il en soit, tels étaient dans ma perspective individuelle, les gros plans. Et, parce que deux capitales réalités s'imposent actuellement dans ma vie (l'inespéré contrat Hikson et l'amour de Laura), deux sur-gros-plans souriants, côte à côte, s'interposaient.



Puis, tout d'un coup, le monde a changé.

Après des étreintes, après un brouhaha, après un moment d'installation où l'on n'a pensé qu'à l'installation, cette collection d'êtres a glissé en arrière, s'est distendue, s'est rompue.

C'est que le box étroit où l'on s'était hissé, Béloir et moi, a filé dans l'horizon-

tale, puis l'ascenseur vertigineux a sauté de vingt étages, de cent étages, dans la grande architecture vide de l'espace, le long d'une extraordinaire crémaillère de bruit.

Ces sensations-là, on ne s'y habitue guère. Tu as une chaise suspendue à rien au milieu du ciel. Tout au-dessous de toi, tu discernes, à travers une mousseline de distance, la géométrie continentale qui se défait et se refait. Tu devrais choir comme une pierre et te pulvériser en bas, mais tu grondes et tu tiens. Tu restes en suspens comme ça, poussé de force dans la grandeur creuse, à un kilomètre au-dessus des choses. Avec la machine qui te ronfle à travers le corps, tu dévides en bas, au loin, un rouleau monstre de papier peint : le dessus du globe.

« Ce n'est pas moi qui bouge, c'est tout le reste ». Brusquement, alors que tu cou-

rais sur la piste que ta vitesse rabotait, les roues tourbillonnant sous toi, tu as vu le sol s'enfoncer et les champs torrentiels déferler furieusement d'avant en arrière comme des courroies de transmission, et tu les as vus plonger vers les fonds en rentrant l'un dans l'autre à la manière des compartiments d'un relief kaléidoscopique. Il y a tout contre ton oreille un fracas saccadé de mitrailleuse qui a pris le mors aux dents, et un vent tel que si tu ne ligatures pas ta manche au poignet, il t'entre dedans par là, et applique un étui glacé autour de la peau de ton torse. Et tu te crois assis immobile au milieu d'un fantastique changement de spectacle qui te souffle dessus à t'aplatir. Tu ne te rends pas compte que ce vent, c'est ta vitesse.

Dans les commencements, alors qu'il te semblait n'avoir fait que quelques bonds assez tranquilles, quoique bruyants, au-





dessus d'une région qui se débobinait, et que tu regardais le compteur, tu étais éberlué de lire que tu avais avalé cent kilomètres.



Donc, les gens de l'aéroport, on s'est mis à les rapetisser ; des nains, puis des lilliputiens. Déchirement, puisque, tout en se retenant à moi, ils se retirent à vue d'œil. Leurs « caractéristiques », comme on dit, qu'est-ce que ça devient ? Ces créatures masculines et féminines, ce ne sont plus rien que « des hommes », qui pointillent la toile d'en bas. Ils sont trop petits. On ne peut plus se comparer à cela. On a commencé à changer d'espèce.

L'offensive du réel vous force à peindre avec les yeux. Des pans d'étendue terrestre s'éveillent, se déshabillent, roulent en arrière, fabriqués et usés en un clin

d'œil. Nous sommes une usine de choses. Là-bas, une ville s'édifie à la hâte et accourt toute. Un faubourg se précipite en tambour et trompette, crible la vue, puis file à reculons, et sombre. De petites rues ont parcouru successivement le champ optique qui s'incline et se redresse tout d'une pièce ; de petites places, de petits jardins, de petites maisons — des alvéoles calcaires avec le creux des cours. (Les maisons des villes n'ont pas la forme qu'on croit ; ce sont des puits prismatiques ou cubiques collés l'un contre l'autre). Les rues sont hachurées l'une par l'autre ; seules, les avenues principales ne le sont pas, et font des nervures. Sur les lacets plats, des véhicules traînés par des mouches, ou élagués d'attelage et mus par le dedans de leur petite masse. La gare est un ensemble de toitures posées sur du drap noir à rayures plombées. Un menu train

mécanique au plumet blanc glisse délicatement. Un monde-joujou. Ça marche au ralenti. On devient enfant, on s'étonne, et on joue attentivement avec ce panorama. On s'amuse à choisir — ceci, ceci — dans ce débordement de choses diminuées. Un bâtiment en construction, tout blanc, scintille ; on cherche à compter ces morceaux de sucre. Ici, une bergerie complète, fichée immobile, sur un coin de tapis neutre ; ici, dans un polygone de manœuvres, des soldats de plomb, en lignes d'imprimerie. Sur les revers de la route de cuir noir, de place en place, l'industrie automobile éclate en garages bariolés, en affiches carrées, et en disques rouges, qui changent la face des grands chemins. C'est drôle : la distance qui, sur terre cache les choses, les montre, au contraire, quand elle se met droite, du haut du ciel. C'est par le dessus que le monde se dénude. Ce n'est pas assez

de dire qu'il se dénude. Il se dépèce. On en a une vision anatomique, à la loupe. Il se fait un étrange mélange de grandeur et de petitesse. La grandeur et la petitesse sortent successivement l'une de l'autre.

Sur les linéaments blêmes qui serpentent, ou sur les places, les gens sont des fourmis verticales. Elles n'ont pas l'air de remuer ; pourtant, si on parvient à en suivre une des yeux, on voit, au bout de quelques instants, qu'elle s'est déplacée. Des couleurs en pointillé : non seulement les petits soldats qui se mettent ensemble pour faire bleu, mais des grains de couleur isolés : une robe rouge, une ombrelle verte.

L'appareil se cabre. On monte ; ruée oblique dans l'espace où chaque mètre éclate. Le bout du monde nous appelle furieusement. Tous les deux, au cœur d'une turbine invisible qui fait trente

tours à la seconde, qui soulève les tonnes métriques comme des bulles de savon et inverse la pesanteur, nous sommes assis dans une encoignure qui ressemble à l'avant resserré d'une voiture de course. Plutôt, un bateau : le glissement, le secouement, et le tonnerre, des vagues ! Mais nous sommes murés dans l'air. Nous ne sommes ni en automobile, ni en bateau flottant, nous sommes en sous-marin dans la mer cubique. Au-devant de nous, la rotation de l'hélice durcit l'air comme de l'eau, (et toute notre façade triangulaire fait le même travail de durcissement). Nous plongeons au sein de notre route, navigateurs de la troisième dimension. Tu as les sensations du marin, mais au carré.



En bas, les reliefs s'abaissent, la vision

s'aplatit. Les créatures terrestres ne sont plus qu'une ponctuation déliée, sans couleur. Puis, notre montée refoulant encore le sol, on voit mal l'être humain semé par terre. On ne voit plus guère que l'ombre allongée que dessine le soleil aux pieds de chaque passant. Disparition des restes de formes, deuil, purification.

Du vent, du vent. C'est nous qui le fabriquons à torrents. Devant nous deux, sur l'avant du véhicule qui galope de bas en haut est un petit châssis vitré. Si je risque ma figure en dehors du bloc de calme que ce châssis découpe comme une bêche — un coup d'épaule de vent me tape sur la face, m'enfonce le nez dans la tête comme une cheville, et une lame aiguë d'air m'entre dans le larynx. Si on ne s'abritait pas, on serait non seulement boxé par le vent musculoux, mais, finalement, noyé. Sortir la tête aux grandes vitesses : collision ; la



décharge de vent déboîterait le cou, ou, tout au moins, l'on serait arraché de l'avion et lancé à côté dans le grand rien. Même la main, si on se risque à la sortir hors du rebord métallique du châssis, elle est empoignée violemment, rabattue et pliée en arrière par une main invisible.

Les moteurs furieux forcent de plus en plus, haussent le ton. On dirait qu'ils vont éclater de fureur. La tête pense très vite, car on fait corps : une artère va sauter. Recroquevillé, on attend à moitié un malheur. Mais parce qu'on fait corps, on est tout de même orgueilleux de la régularité des coups de foudre intérieurs (« ça tourne rond »). Le bruit est tel que Béloir et moi, qui nous épaulons, nous ne nous entendrions pas, même si nous hurlions, et chacun ne pourrait que voir la bouche caoutchouteuse de l'autre et ses yeux en détresse. Il y a un acoustique entre nous :

une ligne téléphonique de cinquante centimètres. Alors, on peut se parler, malgré la mitrailleuse de bruit, la mitrailleuse aux coups creux.

Mais le chapelet de feu qui nous passe à travers la tête, nous finissons par ne plus y prendre garde. Cette fusillade est dans le dedans de nos tempes comme un formidable battement du sang. Et maintenant, par-dessus le fracas des moteurs, plus loin que lui, plus loin que notre tête sonore, nous percevons un grand silence. Il monte du monde entier. Nous sommes plus haut que le bruit du monde. On distingue ce silence cosmique autour du passage de notre pétarade. On le voit à perte de vue.

La machine penche, empoigne nos regards en gerbes et jongle avec les perspectives. Mais elle continue à prendre de la hauteur, à détruire la solitude du ciel. Elle se rue sur le plan incliné de l'air



comme une locomotive sur le tablier d'un pont, et on est laminé par les deux plaques de vent, de chaque côté. Et on a un courant à haute tension dans le cerveau. Ma grandeur véritable, ma stature, se dressent, se haussent, sur la réalité horizontale, — et j'accouche d'un plus grand espace.

Alors, je ne vois plus, en bas, ce qui est isolé, bêtes ou gens. C'étaient des points, puis ce n'est plus rien : Voilà un grand changement, un palier capital de l'élévation. Il correspond à l'infini silence qui s'est fait. L'être vivant ne peut plus, à partir de maintenant, venir par ses seules forces jusqu'aux regards des gravisseurs d'atmosphère.

Du sommet sans forme que nous avons atteint, le monde, réceptacle des hommes, est le désert, le silence, et l'immobilité. Pour voir, il faut savoir. Ce qui dans nos

regards prend possession des choses, c'est la raison, claire comme le jour. On est la tête de l'ouragan.



La vitesse soulève et jette à la face l'image à plat des pays, la pellicule du monde, la roule et nous la fourre à la hâte de l'autre côté des yeux.

L'individu a disparu dans la petitesse, mais nous voyons des masses. Le vent de notre déplacement ne ramasse par terre que les ensembles. Il met dans nos regards de vastes panneaux du règne végétal. Quand ils sont très grands, ils ralentissent. Leur dimension se mesure à leur majesté. Le blé, l'herbe, l'arbre, font leur apparition dans le monde inférieur par les taches fondues de leur multiplicité. C'est une substance nouvelle qui se présente ; je

touche le tout sans toucher la partie. L'humanité ne se manifeste que par les traces noircissantes et informes qui salissent la cristallisation plâtreuse des villes. Une foule, fourmillant couvercle d'une place, les rues qui marchent, sombres, entre les berges blanches des maisons qui se vident par le bas. J'ai quitté l'homme pour atteindre, par la hauteur, les hommes. Le nombre fait un tout qu'on absorbe d'un seul coup, le nombre devient indivisible. Il a sa forme spéciale : la bête du nombre. La réalité rejette le nom propre qu'on lui a imposé sans qu'elle le sût. On est en contact avec la vie — les choses, et la foule, source anonyme, et silencieuse, et lente comme le printemps. On trouve de la monotonie dans ces taches de la vie sur la terre. C'est un signe de grandeur qui se marie avec la grande nature. Dominer ces plans où on était

naguère englué par le poids, c'est les découvrir et y semer à pleines mains de la pensée. L'élévation réalise le passage du désordre à l'ordre, comme l'évolution même de la nature. On est ému, on frissonne à force d'inventer le monde. Il faut frissonner : A quoi bon parler de grandeur à des gens qui n'ont pas de cœur ?

Toute la région, en sa diversité et son luxe de détails, est dissoute dans mon regard. Elle ne s'individualise que par larges nappes : l'industrie ou bien la culture, ou bien la nature libre. C'est ainsi que s'établit la formule exacte de l'écorce terrestre, dans l'or du soleil et dans l'ombre du nuage.

Car je ne savais pas ce qu'étaient la forêt et la montagne avant mon illumination, lorsque, piéton, j'étais noyé dans la forêt ou noyé dans la montagne. Je ne savais pas ce qu'était la mer lorsque mon

bateau était suspendu sur des points successifs de sa surface. Maintenant que je ne suis plus cloisonné dans la mosaïque du sol, maintenant que j'assimile la formidable mixture de la dimension et de la vitesse, mes yeux tiennent les forêts et les montagnes d'un bout à l'autre, et, pour moi seul, la mer est dans ses cadres. Ce bel assemblage est plus que vrai ; l'harmonie, c'est la réalité au second degré.

J'acquiers une mesure plus exacte des valeurs concrètes, tandis que l'espace se réunit sur moi tragiquement, que le réel, en pointe, me pénètre, que les kilomètres grondent et déferlent dans mes oreilles et que la distance devient ma chair et mon sang.

C'est vrai qu'un arbre dans le monde végétal, ou qu'un homme dans l'humanité, ce n'est rien. C'est vrai que dans les campagnes, les accidents de terrain

sont de l'ordre des jouets d'enfants, comme ils le sont pour les alpinistes du vide, et qu'une région entière, ce n'est qu'un petit dessin dans la géographie. C'est vrai qu'une ville parmi les villes, ce n'est pas plus qu'un bas-relief quadrillé au bout de fils blancs et au bord d'un fil bleu, qu'une tache claire d'un certain contour (à chaque ville, son dessin, son écriture, son paraphe). Et c'est vrai aussi que les choses, et que les gens, se ressemblent chacun à chacun immensément. C'est le point de vue de Sirius ? Non, ce n'est que le point de vue des hommes sur la terre. Tout se met à l'échelle. Arraché à la perspective monstrueuse de l'individu traînant par terre, (toutes ces lignes qui se promènent spécialement à partir de chacun, et l'objet placé devant l'œil cachant tout le reste), j'approche à vastes bonds de la mesure juste, de la cote mondiale.

---

Avec le projectile que j'ai dans la main, j'ouvre la mise en scène du monde et le débouché de l'esprit. Je suis dans un belvédère qui est coupé des choses, qui a la force de mordre sur le ciel, et qui roule par-dessus le globe comme le globe roule lui-même dans l'espace. D'autres unités remplacent la poussière d'unités. Puisque, de ces cimes, l'être est aveugle à l'être, quelque chose de moi s'est ôté de moi, et tombe. Je laisse se perdre les détails de ma vie, mon fouillis personnel. Mon histoire, et même l'amour de Laura, et les mille dollars par mois du contrat Hikson, je laisse tomber cela.

Et plus encore : Ce que je savais, tombe. J'ai tout oublié. Je suis neuf, brut, pur. Mon regard rajeuni n'est plus qu'un aigle.

Ce que je vois, c'est justement ce qu'on essaye de nous expliquer, en bas, par des phrases et des nombres. Je vois la carte en

chair et en os, le chiffre palpable. Je me rends compte de la foisonnante réalité, tout droit, sans avoir besoin de raisonnement ni de littérature. Miraculeusement, la généralisation devient concrète, la statistique apparaît tout d'une pièce dans ses entrailles, le plan est un corps. Dans les maisons enlisées, sur les feuilles de papier des livres, le chiffre total qu'on traçait absorbait à mesure les unités, et n'avait qu'une valeur fiduciaire. Ici on voit sa substance pointillée. On ne va plus par tâtonnements hasardeux, d'un à tous — mais l'induction se pose et se carre confortablement sur le nombre. Nos sens digèrent les calculs, à force d'espace.

On voit ce qu'on ne voyait pas. Béloir a crié : « Le camp romain ! ». Oui, je sais : C'est un de nos points de repère de Normandie. Cette ruine qui décrit sa spacieuse circonférence pâle, ce sont les



aviateurs qui l'ont découverte. Eux seuls le pouvaient. Les terriens n'auraient jamais songé à donner une signification à des pierres qui étaient trop séparées l'une de l'autre, à les unir comme des lettres. Un jour d'autrefois où nous étions incrustés dans l'azur, nous avons discerné d'un seul coup les Romes posées l'une sur l'autre par les âges.



Jusqu'ici, on avait navigué sans bousculade. Dans la densité incolore l'appareil s'emboîtait d'un point à un autre comme sur un rail, et sa trajectoire était rectiligne. Maintenant, l'atmosphère est chaos et tas de pierres. On se cogne à la matière céleste, à des talus d'air. On s'enfile dans d'invisibles et durs corridors. On tombe dans des trous, si vite, qu'on a l'impres-

sion de ne se suivre soi-même qu'avec du retard. Vlan ! Plongée de cent mètres. Le ventre vous monte au cou. J'ai senti brusquement tout mon poids qui me sortait par la peau comme au début du piquage de tête en parachute. On est si bien transpercé de bas en haut par la vitesse que Béloir dit : « On s'empale ! ». Il cabre l'appareil qui remonte, comme un funiculaire fou, sur la pente montagnaise du vent. De vrai, la boîte où nous sommes dégringole dans tous les sens, même en hauteur. Pendant un quart d'heure, on a, sur une cinquantaine de kilomètres, foulé au galop des cimes imaginaires, et façonné des sur-montagnes.

On est à deux mille mètres. En bas, des espaces en fusion qu'expliquent leur couleur et leur lignage (comme le spectre astronomique). Sur la nature informe, le tissage de l'agriculture, le bossellement



architectural des villes. Jadis, j'ai vu Paris et Berlin du haut de pylônes de fer, Hambourg du haut de sa cathédrale et Constantinople du bord supérieur de la tour de Galata ; les vallées du Tyrol et du Caucase, je les ai embrassées de quelque plateforme naturelle : Mais alors, je n'étais que sur un point élevé de la terre. Maintenant il n'y a comme charpente, entre le monde et moi, que les lois de l'optique. On a ouvert les portes de la terre. On ne les voit plus depuis longtemps, les hommes, mais on voit de mieux en mieux leur empreinte décorative sur le sol. Ces parallèles et ces angles nets montrent la tâche réfléchie, la pensée, les intentions du monde, la volonté des temps. On en reçoit l'illumination qu'on doit éprouver lorsqu'on découvre au télescope la régularité des canaux de Mars.

A la jumelle, on discerne l'élément de

vie, le microbe, l'homme. Pas l'individu, pas la cellule isolée : la couche humaine qui s'étend. La ville aux énormités inégales, c'est cette pellicule souple, mince, et fragile, qui l'a enfantée. C'est elle qui a sculpté toutes les rues. Ce sont eux, les imperceptibles, qui ont barré le ruban du fleuve avec les traits d'union des ponts, et c'est à cause d'eux qu'on perçoit sur l'eau fluviale des triangles allongés : sillages des bateaux qu'on ne voit pas.

Il n'y a pas plus d'une heure que nous volons. Je ne me suis pas donné la peine de reconnaître par leurs noms les points que nous reconnaissons. J'ai seulement épelé sur les vieilles apparitions informes, les paroles neuves. J'ai lu, ou — pour parler avec plus de précision — j'ai écrit, des choses sur la terre.

Nous entrons dans une coulée fraîche, une rivière de calme. On s'y laisse dériver

à une allure de sénateur, comme au temps où dans les biplans militaires, on faisait du quatre-vingts, (à l'époque des diligences).

Un virage qui nous verse fortement sur le côté nous fait toucher, si je puis dire, l'immensité effarante. L'appareil s'est penché sur le flanc, tellement penché qu'il est devenu perpendiculaire au sol ; de ses deux ailes prolongées droit, l'une atteint le zénith, l'autre la terre. On ressent l'énorme distance cotée sur les cartes au-dessus du corps d'un pays. On a un attouchement de vertige à la peau de la figure, à cause du naufrage de la ligne causé par ce virage, et on reçoit la distance comme un coup ; l'infini vous entre, par son bout fini, dans le creux de l'estomac. Malgré soi, on fait en pensée la chute, qui est d'ordre cosmique et qui nous assassinerait bien avant qu'on ne fût

arrivé en bas. Mais on est garé : « On se tient soi-même ! », comme dit Béloir. On tâte sur son corps l'arrangement du parachute. Ce geste est impressionnant : il met la main sur l'accident. On dirait que, réellement, la catastrophe débute.

Ces évolutions qui font danser, par visions cassées net dans nos yeux, les données *Haut, Bas, et Fragile*, de notre colis livré aux espaces, nous présentent par saccades dans plusieurs sens, les formes fuselées de l'avion, son modelé long, fuyant et frémissant.

Quatre mille mètres. Quatre mille mètres entre notre corps à deux figures et l'ombre qu'il fait sur la terre. On se sent lourd. On a de la difficulté à remuer. On dirait qu'on commence déjà à cogner le plafond. Mais ce n'est pas le plafond.

Tout autour de la tête, la lumière ronde,

le ciel nu, au-dessus de la mappemonde charnelle. On se fait l'effet de cheminer majestueusement et très lentement tandis que les kilomètres se précipitent dans la filière du compteur.

On monte très raide. Nous empoignons les reins puissants du vent d'est. Il fait un froid polaire. A cinq mille mètres, on a coupé un moment les gaz. Le bruit des moteurs s'était déjà assourdi à cause de la maigreur de l'air et de la diminution d'énergie des explosions qui subissent un commencement d'asphyxie ; il s'est espacé, puis s'est tu, comme un grand orgue. Le silence chante. Adagio. Cinq mille mètres... C'est comme si on était au sommet du Mont Blanc, alors que le Mont Blanc aurait disparu et qu'on serait cramponné aux nues.

On est resté balancé à cette hauteur, obus totalement silencieux, fouettant en-

core l'étendue par l'élan, mais commençant déjà à perdre l'horizontalité, à sombrer lentement dans le vide astral.

A travers des nappes fumeuses, épaves suspendues, alors qu'on est accroché au zénith comme à une chose, on aperçoit la peau géographique du globe.

Une côte se dessine en rond, au milieu d'un grand fluide brumeux. Sur quel point de l'astre planons-nous ? Je regarde, je vois... Au fond de cinq kilomètres d'abîme, la silhouette est familière aux yeux des écoliers : On retrouve, comme si on avait un atlas à ses pieds, la forme de la Bretagne.



L'avion qui a repris le tonnerre vertigineux de ses douze rames, pique. Au bout de la route descendante qu'on commence



à tracer (ça représente vingt-cinq kilomètres), on va atterrir.

On va rester à terre pendant une heure ou deux.

Ce sera à mon village natal. La chose fut décidée parce qu'il y a cinq ans que je ne suis pas revenu au village.

Le sol grossit à vue d'œil avec tous ses accessoires. Le tas de maisons visées prend de la largeur et de la hauteur avec précipitation. On baisse, on approche. Les choses se dépêchent. Ça se jette sur mon cœur. Un dessin en rond me traduit le vieux calvaire auquel mon enfance s'est mêlée; j'ai mis quelques longues secondes pour faire cette traduction. Sur la route une charrette comme un mince insecte noir au gros ventre pâle. J'ai vu, tenu comme un cheveu, le profil du cheval. Les vaches, grains de blé, avec leurs ombres noires à pattes comme des araignées. En un éclair, la fo-

rêt germe et pousse impétueusement, les arbres grandissent, grandissent. C'est si rapide, cette course pour rejoindre notre ombre, que j'avale mes impressions à la hâte et que ma joie n'a pas le temps de se regarder.

Terrain d'atterrissage idéal sur la lande quasi rase. Dans la dernière minute plongeante, on a vu converger une cohue de points et, entre deux couches d'air, une vague d'odeur marine nous a submergés. La pente légère de la lande nous aide poliment à accoster.

Voyageurs déçus et dépaysés sur le sol, nous sommes entourés de gens. Ceux qu'on connaît font tache au milieu de ceux qu'on ne connaît pas... Donc, me voici, tout à coup, planté par terre avec, subitement, des gestes au ralenti, en face du spectre aux mêmes dimensions que moi, mon semblable qui se cache en lui-

même, mon double équivoque, l'homme.

Après tout, c'est une douce habitude, que de marcher. Un pas, un pas... Horizons rétrécis, paix, infirmité heureuse.

Je suis épaulé par la foule, et chacun est une explosion de cordialité et de curiosité. Une bousculade compacte et multiface s'interpose, et je ne vois qu'elle par-dessus le village. Pourtant une maison s'est dégagée. C'est la maison. Ils sont partis. On me laisse. J'entre.

Une jeune fille : Marie. Nous avons grandi ensemble. Elle fut mon premier amour (jamais elle ne s'en est doutée). Maintenant, elle est vieille fille. Voici ensuite, l'oncle, la tante, toute la famille (ma mère et le petit frère ne sont pas là : ils reviennent lentement de Paris par les voies traînantes).

Je ne reconnais rien, ni Marie, ni eux tous, ni la maison. C'est la première fois

que j'ai à ce point ce sentiment d'être étranger en ces lieux d'où je suis sorti. Dans la vie, les grands changements se préparent lentement, par en dessous, puis se démasquent brusquement au hasard d'une circonstance. C'est depuis ces tout derniers temps que, soudain, je n'ai plus été ce que j'étais. Je suis gêné parce que je suis déraciné de l'air et qu'il me semble avoir une autre forme, qui est celle de l'avion : squelette de fuselages et de rouages forcenés, tête d'obus. Je réfléchis à ce grand corps dont l'intérieur est dur, noir et foudroyant, la graisse ruisselant sur les os. Avec cette carcasse de géant, il me faut de la marge, et quelle marge ! Et c'est vrai que je me heurte aux murs, que je me cogne à l'intimité, moi l'homme des plafonds écroulés, des murs évanouis, et des routes fusantes.

Peu de temps après, l'ombre déjà venue

(on ne s'en ira qu'à la pointe du jour), j'ai entrevu Marie. Dans sa chambre qui est à côté de la cuisine, elle était seule devant sa lampe allumée sur la table. La figure de Marie est belle encore, et elle rêve. Elle attend, devant le cœur de lumière de la lampe.

Si je lui parlais à cœur ouvert : « Qu'attends-tu, Marie ? », elle me répondrait : « J'attends celui qui viendra pour m'aimer toujours ». (Elle n'est pas de celles qui comprennent qu'on est trop petit pour cette éternité). Sa lumière brille. C'est près de la grand'route. Lorsque passera sur la route le prince charmant, il sera attiré par cette lumière.

Qu'importe à Marie ce qui a lieu dans le monde ! La vie n'existe pour elle que si cette vie franchit son seuil, une fois, sous forme d'un jeune homme. La prison n'a qu'une porte, celle de l'amour — de l'é-

goïsme rayonnant. Que quelqu'un luise enfin sur la grand'route !

Moi aussi, autrefois, j'ai palpité comme elle : mon premier amour ! C'était justement Marie alors qu'elle regardait ailleurs. Ma vague aventure personnelle qui embrassait le monde entier, qui, même, a tendrement entouré l'inconnu... (Quand j'espérais, je changeais autour de moi l'hiver en été, et quand je désespérais, l'été en hiver). Le plus grand événement de ma vie, je le retrouve ici, dans tous les coins, avec sa tyrannie éblouie et ses cachotteries sublimes.

Ce n'est pas moi qu'elle attend. Elle n'a jamais pensé à moi. Son grand rêve m'a toujours dépassé : j'étais trop près. Pourtant, ce serait peut-être moi maintenant, si je faisais un pas, si je me mettais devant elle. Que je me penche, que je la regarde, que je l'écoute — et qui sait s'il ne se for-



merait pas des liens à n'en plus finir et si je n'engagerais pas, moi, ma brève éternité ? Tout à l'heure, j'ai vu, à travers une porte — toute réunie — la famille du menuisier. L'homme, la femme, puis la petite génération aux trois tailles descendantes. La chambre, le lit, le va-et-vient sur la route, c'est le cadre de tout. Ce serait là que ma vie mourrait si j'avais suivi la pauvre ligne simple.

Ils ont dit : « On n'est pas riche, hélas ! ». Ils ont dit : « Le jardin n'est pas à nous. ». Ils ont répété : « Le propriétaire, les impôts. ». Ils ont même dit, comme en rêve : « L'injustice. ». Mais ils ont envie de sourire béatement : Ah ! trouver, en hiver, la maison chaude et éclairée ! L'idéal, c'est l'abri du foyer, la caresse du feu. Telles seraient mes peurs et mes amours, si j'étais resté là.

J'ai eu une tendre tentation d'intimité,

de conformité, qui m'a fait hésiter et presque chanceler, sur la terre où je suis descendu.

Nous sommes partis vers la fin de la nuit, à côté de l'entassement bleu noir du village, parmi la lande où l'aube n'était encore qu'un triste clair de lune. Bonsoir, le rez-de-chaussée du monde!

Maintenant, il me semble que monte distinctement de cette terre humaine toute grise qui naît à la lumière comme si elle naissait, la grande question que je me suis posée, la grande question autour de laquelle la pensée des hommes s'est tant évertuée : chacun est-il le centre du monde, ou chacun n'est-il que le grain de poussière de tous ? L'homme-monde ou l'homme-point ? Cette interrogation est là comme un événement.

Mais je sens bien, à mesure que je monte, que les êtres sont cachés réelle-



ment par la réalité, et que lorsqu'on grandit et qu'on déblaie l'étendue devant sa face, on devient aveugle à chacun et sourd à chacun.

De tout mon regard, je tombe vers l'individu, (l'un ou l'autre, au hasard : derrière le petit voile d'or de cette fenêtre, ou dans cette voiture dont on suit dans les bas-fonds la grêle étoile filante), vers l'isolé de qui l'égoïsme et la joie se gonflent dans le vide et qui gît, plein de rêves infaisables : ne pas changer, ne pas mourir, être plus aimé, être plus puissant, finir l'infini. Marie! Ils veulent l'impossible, ils ne sont pas guérissables. Ils font partie d'un autre monde que celui que l'homme du ciel rassemble. Ils sont dans les abîmes.

Y a-t-il un nouveau cœur, un cœur de remplacement ? L'humanité qui n'était qu'un pauvre mot quand sur terre on était

encombré et intercepté par l'individu, devient une présence. La ville ? Le champ ? La pierre pense, la nature travaille. Cette maison est grande comme l'architecture. Et le corps collectif est grand comme la biologie. Adieu à chacun ! N'est-il pas prouvé que les individus, qui retombent en eux-mêmes, qui ne font jamais que se prêter l'un à l'autre, et dont les amours, un jour, se cassent en deux, deviennent pour nous des exilés ou des survivants, des gens d'une autre patrie que la terre, d'un autre âge que celui-ci...

La perspective individuelle peut être féconde dans son injustice, mais que désormais un ordre, un impératif catégorique, nous ramène au point de vue de l'histoire et du monde, nous pousse vers l'ensemble.

Comme on approche de la réalité en s'élevant, on approche de la certitude. Du haut des cieux, le monde est l'image de

la science. On déblaye les opinions qui divergent des fronts, aussi diverses que les directions de la rose des vents. On fait corps avec la vie dans l'espace dynamique. On est la clef de voûte du ciel. On est le sommet d'une fuyante pyramide de grandeur. On est celui qui a produit de la hauteur. L'étendue est passée en nous. Pour embrasser vraiment quelque chose, il faut être grand et il faut être loin. Silence, immobilité, grandeur, froid.

## II

### ÉLÉVATION

Nous tombons du nord au sud, mais c'est encore l'Europe.

On coule si vite que les régions se bousculent et se mettent l'une sur l'autre. Des paquets d'Allemagne et d'Autriche. On recrée, par l'action et la vie, les formules scientifiques : la vitesse, mélange explosif de l'espace et du temps.

La terre est enveloppée de brume blanche, peinte par la vapeur d'eau dans l'atmosphère. « C'est la mer qui étend son linge », comme dit Béloir.

Il arrive qu'on rase dans la balistique du vol le dessus des nuages. Notre barque ouvre, avec sa triple figure de proue tourbillonnante, cette écume de l'air.

Quand les linceuls du panorama mondial se déchirent et se retirent au-dessous de nous, que toute la profondeur se vide, les morceaux de continents à la traîne apparaissent dans les bas-fonds. Ils vont doucement. On voit la terre tourner.

A ces hauteurs, il semble qu'on nage à coups très lents. La tête ne convertit plus du tout le vent en vitesse. Le gouffre au-dessus duquel celle-ci nous pose sur sa route ferme, est aussi profond, d'ici, que l'océan l'est sur le globe. Voici à partir de nous la dimension des grands fonds du Pacifique et de l'Atlantique. On commence à être en contact avec des données planétaires.

De ces couches supérieures d'espace

où le vent glacé nous tient entre ses doigts, j'ai discerné dans l'épave universelle une zone confuse : de la pierre moussue de montagnes foisonnant sur un rivage, l'échancrure de la mer bleue pavoisée de quelques villes allongées au bord ; les golfes enchâssés dans l'horizon, les ports enchâssés dans les golfes ; et sur la mer, la triangulation plate et les moirures cubistes des courants. Dans cette réalité naufragée au fond du ciel, je me suis dessiné la frontière de la France et de l'Italie : J'ai reporté avec mes yeux la ligne sinueuse de la carte d'État-Major, à travers ce secteur parfaitement homogène. Donc, j'ai dû inventer la limite de deux nations, et la poser sur la terre. Dominer ces séparations, c'est les effacer. Il n'y a pas de frontières.

Il n'y a pas de frontières, même quand l'avion pique pour se rapprocher des

choses, et qu'on distingue le tissu de la mer d'abord quadrillé comme une toile de soie bleue, puis chiné de blanc ; et qu'on rencontre, posée sur la verdure noirâtre, l'image d'une ville semblable à un cachet de cire blanche aux dessins très fouillés.

... Après ce plongeon, on s'est fait porter par le vent à deux mille mètres plus haut.

Le rivage de Sardaigne qui file doucement à la dérive, à gauche, qui se lamine et va se reléguer trop loin, on le ramène dans le droit chemin. On ajuste son tracé, au tire-ligne, dans l'axe des moteurs. Cette manœuvre fait tourner légèrement dans le sens qu'il faut, des portions de la carte réelle, comme des papiers sur une table. Ensuite par quelques virages, on épouse les courbes d'Europe. On les modèle du pied, avec le palonnier, comme un tourneur. A d'autres minutes, la trajectoire

est tangente ou bissectrice des sinuosités continentales. Regardez la réduction du globe terrestre. On dirait une entreprise à sensation d'exposition universelle. On s'hypnotise de l'absence d'écriture sur les portions en relief de la planète : attouchement nu, lecture sans intermédiaire, qui jette la vie sur la vie ; plénitude frémissante qui s'accumule jusqu'à moi (la pyramide du réel).

Le soir, la nuit, s'avance lentement, comme nous, sur l'univers. J'ai dormi sur mon siège quelques demi-heures séparées l'une de l'autre. Ensuite, alors qu'un reflet lunaire perçait à travers les fissures d'énormes tentures ténébreuses, je me suis mis à la direction pour qu'il dormît, lui, le seul être humain du désert en hauteur, lui, l'homme. Nous avons changé de place, perchés quelque part dans la nuit aux grands motifs blancs et noirs, plus près de



la lune que tous les autres mortels. Nous avons fait ensemble comme un tour de valse sur un plancher d'un mètre carré, et durant ces quelques secondes, l'appareil s'est mis lui-même à valser.

C'est drôle d'être debout sur un avion, à cette altitude, projeté dans les étendues sur une trajectoire parallèle au sol. Les jambes s'allongent, s'allongent jusqu'à la superficie de la terre et y font des enjambées de quatre kilomètres (les bottes de sept lieues sortent du pauvre bric-à-brac des rêves et deviennent une réalité éberluante). Nous sommes le centre d'une immense roue verticale et myriamétrique, aux rayons sonores, qui roule sur le globe comme un satellite. On a piqué, comme si on voulait rentrer dans le corps de l'horizon. On est descendu longtemps. On a volé, au clair de lune, à trois mètres des vagues luisantes qui se creusent, sautent.

et écument. Béloir dit (et il n'a pas inventé ça), qu'il y a, tout près du sol ou de la mer, des couches d'air où on vole mieux, et d'ailleurs, que lorsqu'on est à côté du flot, on voit exactement, par le brisement et l'éparpillement des jets d'écume, la direction du vent. L'odeur de la mer, milieu originel, l'odeur maternelle, chasse de nos narines celle de l'essence et du métal chaud. Le rayonnement de la lune applique sur la mer une image vernissée de montagnes lunaires.

La lune s'est embuée, puis enfumée. On est remonté. Froid intense, terrible, froid chirurgical. Comme dit Béloir, la brume et l'humidité nous injectent le froid. Il y a de la crasse dans l'air. Et on commence à être enterré dans de la fumée. Des nuages épais nous jettent sur les épaules leur fourrure de neige. Une paroi compacte de nuages s'élevant à pic à plusieurs kilo-

mètres devant notre nez, on veut passer au travers. Mais dès qu'on s'enfonce dans la matière en suspens, noire au dedans, où l'on déblaie une galerie aux matériaux roulants, on voit une carapace reluisante de glace se former sur l'avion. Alors, on vire et, par quelques stridents coups de vrille, on sort de la montagne fantôme — pour la contourner. Une autre fois, on s'est laissé tomber comme un caillou afin d'échapper à l'étreinte de l'iceberg aérien.

... Le soleil ! On a cette idée puérile qu'à force de monter on est plus près du soleil, alors qu'on est simplement plus loin de la terre. Mais on nage dans une lumière quintessenciée. C'est une féerie qui se passe en marge de l'univers usuel. Il semble qu'on sente le soleil se lever pour la première fois, et on se remémore les paroles extraordinaires du vieil hymne

égyptien : Soleil, apparais-nous — car nous ne te connaissons pas !

On file dans l'éther à une vitesse multipliée, en clouant par la force, dans le vide, des points d'appui. Toujours en montée : on a mis le cap sur l'éternel surplus d'espace. Le cadran de l'altimètre se met à présenter des figures inaccoutumées. On respire mal, on est mou. En bas, on ne voit plus qu'une sorte d'ouragan blême, soufflant dans *l'autre sens* ; un monde gazeux. Grand spectacle désert et muet d'un astre où la vie n'a pas encore commencé d'être.

Au-dessus du cyclone rotatif de l'univers, qui tournoie en bas comme l'Anneau de Saturne, le pur ensoleillement gagne du volume. C'est un éclairage illimité, une inondation de rayons. On pense aux chiffres scientifiques des vibrations lumineuses autour de notre monstrueuse vibra-

tion musicale. C'est l'aube première, c'est le matin du monde, l'aurore des aurores où le chant de l'alouette monte comme un dôme. Notre point reste le cœur du matin et le nom de l'aurore.

Je suis posé sur une vitre qui recouvre l'Europe rapetissée et je me promène dessus, très nonchalamment. Sur une carte que je tiens dans ma main je pointe le point précis que mon regard jette ensuite au jugé dans les enfers terrestres à travers l'énorme cubage de lumière.

Ces enfers-là se sont confusément dénudés, et nous avons vu apparaître une figure symétrique de jonction entre l'Europe et l'Afrique : Le triangle — dont on a imaginé le pointillé — qui joint par-dessus la mer les côtes de la Sardaigne à celles de la Sicile et à celles de la Tunisie. On a perçu distinctement, en passant, avec le trouble de celui dont une tragédie empoi-

gne l'attention, la forme de tout ce secteur méditerranéen échoué dans notre champ visuel, de ce morceau reconnaissable du monde. Le globe est au fond du gouffre. Il est là, à vif, comme un astre rapproché par le télescope. L'œil voit les linéaments de la carte de l'Ancien Continent comme il verrait des taches d'argent bruni se dessiner sur l'écran de la pleine lune.

Nous allons continûment à la rencontre de l'espace, et la hauteur s'entasse, et les formes s'usent au frottement de la distance. Les grands estompements géographiques sont balayés comme par un déluge. L'esquif vogue à une altitude énorme, tiré par la trombe qu'il porte, dans les espaces sidéraux. Maintenant, ce n'est plus la terre qu'on discerne tout en bas, c'est une espèce de brouillard qui n'est que le toit de la terre. Ce fond grisâtre, c'est un double fond. C'est la pâleur de la grandeur.

La distance bouche le trou du monde.

Des heures. Les appareils enregistreurs précipités avec nous nous indiquent que, d'ici là, c'est le Tropique du Cancer qui tire sa ligne. Quelques heures après, d'ici là, c'est l'Équateur. Ces lignes-là ne sont pas des tracés fantaisistes, comme les frontières qu'imaginent les joueurs de la politique. Ce sont d'évidentes lignes, parce que ce sont des seuils mathématiques et de la réelle charpente planétaire. Elles ont existé, existent, et existeront. (Si le monde disparaissait, les successeurs des hommes les referaient sur son souvenir).

Il va falloir atterrir : Quelque chose sort de la régularité dans le régime de fonctionnement du moulinet. Nous avons encore beaucoup de mètres cubes d'essence. Voici trente heures qu'on vole et presque toujours à forte altitude. Après avoir franchi une notable tranche de la sphère,

on fait plusieurs stations de repos, au pas, plus bas, sur des falaises de brume. Enfin, vers quatorze heures, au-dessus de quelque zone d'Afrique, on s'immerge dans les couches inférieures, on s'approche de ceux qui sont dans les abîmes.



La brume se disloque sous les coups du soleil. On l'éparpille, les morceaux se déchirent et sont patinés par le vent.

Mais voici que ce chaos s'illumine de visions d'arbres et de lacs. De longs rivages de palais, de minarets et de palmiers se reflètent dans l'eau. Puis le décor des mille et une nuits plein d'éclairements fauves se déchire lui-même et s'envole. Ce n'était qu'une illusion d'optique. Il n'y a pas de rivage, ni de lac féerique. Il y a un



désert morne, qui roule monotone dans le bruit d'un train.

Pourtant la rive enchantée que nous prêta l'erreur de nos yeux, la pauvre richesse du mirage, est quelque part, car tout est dans tout ; et ici nous sommes dans la sphère où l'on n'est loin de rien.

### III

#### LE GÉANT A DEUX DIMENSIONS

Où descendra-t-on ? Si possible, près d'un lieu habité. Nous savons que les indigènes ne sont pas à craindre pour les avions, terrorisés qu'ils sont par cette solidité qui tombe du ciel.

Nous traînons à trois cents mètres, et c'est toujours du désert — sables et brousse, et quelques lichens de forêts. Une marée de plaines se pousse sans fin d'un horizon à l'autre. Le soleil pose et promène notre ombre comme un chiffon gris sur le sol rugueux.

Aucun être vivant. Pourtant, dans un fourré, on a vu des bêtes qui pour nous apparaître de la sorte à cette distance, doivent être d'une taille fabuleuse.

Le terrain se mouvant. Une pluie de pierres y est tombée, qui font des amoncellements chaotiques. On pense : une montagne en ruines. Chaque pli, chaque creux nous cogne lorsque nous passons au-dessus : C'est la loi de l'aquarium aérien, sans cesse en mouvement et en morceaux, et dont les pièces légères coulissent si facilement l'une sur l'autre.

Des rochers accourent. Ils s'enflent. Les voilà. Collision avec les yeux. Une falaise va en grondant de bas en haut. Nous la rattrapons et elle nous rattrape ; on passe si vite et si près de son rebord qu'on se fait l'effet de passer au travers, et on file avec le souvenir d'un cataclysme qui n'a pas été.

Puis, une falaise à l'envers si l'on peut dire : un trou à pic qui nous aspire et nous fait danser.

Cette falaise souterraine constitue le mur de soutènement d'une énorme cuvette, d'une citadelle rocheuse en creux — dont le bord net et le fond plat s'étendent à perte de vue. A perte de vue, il semble que la carapace terrestre est descendue d'une marche. Là-dedans, à un endroit, une bande claire, de l'eau, un lac. (Les perspectives se succèdent comme à la manivelle). Le lac est criblé de points : des huttes, un village dans le miroitement. Ça glisse en arrière. On pique. Plus d'eau, la plaine (qui rentre sans fin dans la plaine). Mais c'est toujours le fond du trou qui n'en finit plus. On se rapproche du sol.

Sur le gris de cette plaine défoncée, un point, un homme.

On se dirige, bolide, vers lui. On se l'agrandit, seconde par seconde, avec les armatures de fer de la perspective. Sans atterrir, en mettant le moteur au ralenti, on pourra s'approcher, lui crier quelque chose et entendre en échange sa voix : c'est une prouesse dont Béloir est coutumier dans nos campagnes. On voit déjà que le solitaire s'est arrêté et s'est tourné vers nous. Il est presque aussi large que haut : un carré noir sur des jambes en cercle.

Au moment où nous glissons pour l'effleurer et cueillir sa voix et que nous lui jetons tous deux un cri informe (car, après tout, que pourrions-nous crier qui lui ressemblât !), il a tourné le dos, a bondi et s'est enfui, penché violemment en avant, emporté, poussé ailleurs, par notre approche comme par un coup d'ouragan.

Mais avant qu'il ne pivotât pour se jeter dans l'étendue, nous l'avons pleinement

contemplé, debout, en face, à dix mètres. Un épouvantail massif nous est passé devant l'œil : tout noir, vaste d'épaules, les genoux cagneux, le ventre bombé, les étincelants reliefs de son masque d'encre fraîche pleins d'une algue de barbe et d'étranges cheveux lisses. Il est tout nu, d'un noir tellement luisant au soleil qu'il semble cuirassé de plaques de verre.

Ce premier homme, cet Adam de l'immensité, avait l'accoutrement d'un homme préhistorique. On eût dit un personnage minéral fabriqué pour un panorama avec du carton pâte, de la peinture et du crin de cheval, et deux billes de verre noir. Sa main était épaissement nouée sur une arme formée d'un bloc de pierre emmanché. Sur l'épaule pendait un corps de bête.

Les moteurs ont repris leurs foulées explosives. Ils ramassent prestement le ra-



lentissement de la machine. Elle file comme un trait. Nous redevenons le coup de tonnerre dans le ciel serein. Nous perdons de vue l'être échevelé qui saute sur le sol à pieds joints et agite au bout de son poing la bête morte.

Hé ! Un arbre agrandi se lance sur nous si fort qu'il a l'air non seulement de le faire exprès, mais de viser juste. Béloir a dû tout d'un coup cabrer l'avion en tirant en arrière, avec une superbe véhémence, le manche à balai, schéma scientifique de l'encolure de Pégase.

Maintenant, on pèse sur l'élan, on le refoule. On épaissit l'air. On se pose sur un matelas de vitesse rebroussée. Stop. La chair sent le contact, l'embrayage qui se refait. On est terrestre.

Au moment où l'on domptait le mouvement, les hélices ne faisant plus que des signaux avec leurs bras, deux êtres hu-

mains, au loin, ont jailli de terre, puis se sont mis à courir çà et là, projetés loin de nous par des tremplins. Ensuite, il semble qu'ils se sont laissés tomber sur le sol.

On descend. Engourdissement de songe, détente, vie nouvelle. Après avoir dessiné cinq mille kilomètres dans l'espace, c'est bon d'être sur ses pieds par terre et de redevenir le vieil homme au ralenti, à peu près enraciné. Je savoure l'antique épithète : la terre fraternelle.

Cherchons les deux aplatis sur lesquels nous avons soufflé. On parcourt à pas caressants cette large brousse bossuée de rocs et garnie de végétation basse. C'est ample et triste. Et ce n'est pas nouveau. On se souvient confusément. On dit : « J'ai vu pareil, là-bas », et même : « De Quimperlé au Pouldu, c'est ça », et de la douceur ancienne nous est rendue. Béloir ajoute,



car il est précis : « On est partout. ». Des arbres, des pierres, la terre — et deux flocons humains en contradiction avec la large nature.

Hors nous, personne. Aucun mouvement, aucun son.

Mais voilà qu'une forme pâle bouge à une centaine de pas devant nous, à côté de ce talus rocheux déchiqueté, que nous longeons. En approchant, nous voyons que ce n'est pas quelqu'un : c'est un lambeau de fumée qui sort d'un cercle de pierre, près d'un large trou du rocher. Un foyer, une grotte... Mais personne.

— Regarde !

On ne le voyait pas et maintenant on le voit : on est sur une piste qui longe la nervure rocheuse. Et la terre noire et épaisse nous montre un pullulement d'empreintes de pieds nus. Béloir dit : « Une foule vide ». En effet, sur cette sculpture

de présences, personne. Nous ne voyons pas plus les hommes que lorsque nous étions un bateau-fantôme dans les constellations.

Une autre ouverture de grotte. Une autre. Celle-ci, celle-là... Il n'y a même que cela.

Cette piste piétinée, ces entrées de cavernes se succédant le long des rocs de bordure, ces foyers, car il en est plusieurs, éteints, aux pierres calcinées ; ces ossements d'animaux, côtes blanchissantes qui pointent... Nous sommes en plein dans le village, dans l'habitacle d'une tribu. Les êtres, épouvantés par notre arrivée, se sont enfuis et se sont cachés, nous laissant leur asile nu et éventré, le tumultueux silence de leur piétinement et les tombeaux du feu.

Un peu plus loin quelque chose se bombe par terre : une antilope tuée, au

grand œil vitreux qui s'embue et s'irise, et à la langue posée sur le sol entre les deux demi-cercles des dents blanches — et on voit son sillage parce qu'on l'a traînée.

On s'est approché de la fissure de pierre au seuil de laquelle la bête morte gisait. On s'est penché là-dedans. Du noir massif. On n'a pas osé entrer.

Pourtant, un peu plus loin, on est entré dans le noir pierreux. Pas un bruit. La grotte paraissait vide. On a allumé (mon briquet). Elle était vide d'hommes, mais encombrée de choses. On a vu briller un quartier de viande fraîche et du sang coagulé sur des peaux arrachées à des bêtes. On sentait l'odeur fauve et chaude de vivants monstrueux.

Béloir, furetant, était sorti. Il reparut dans l'encadrement de l'ouverture et m'appela :

— Viens, ça vaut la peine.

C'était dans la grotte contiguë. Je l'y suivis. Sous sa basse carapace écrasante, cet antre était beaucoup plus vaste que celui que nous venions de quitter. Une lueur fumeuse emplissait le fond. Au delà du voile de fumée, sur un amoncellement, un être monumental et obscur était couché. Il se profilait parfaitement immobile. On s'approcha de ce dormeur; les yeux s'agrandissaient à contempler cette forme humaine, volumineuse et noire, éclairée par une torche rougeoyante qui vomissait de la fumée. Après avoir cru un instant qu'il était en pierre sombre, j'ai vu qu'il était mort. Un mort énorme resté là par la force des choses, quand les vivants s'éparpillèrent.

Mais, dans ce coin, cette chose d'un blanc sale ? Ça bouge. Ah ! deux yeux que le reflet du feu ramasse dans la pé-

nombre et aiguisé. Il a des crins blancs, raides, tout autour du masque : le facies du quadrumane. Mais c'est la peau nue et grumeleuse d'un reptile, et il est tellement strié de rides qu'on dirait un tatouage. Un homme, n'est-ce pas ? Oui, certainement. Il est accroupi, les membres repliés, dans le coin dominé par les deux pieds verticaux du cadavre, et seuls ses yeux remuent et suivent tous nos mouvements. Ce vieil homme est demeuré terré dans l'ombre du mort lorsque nous avons roulé du ciel avec un bruit de tonnerre. Quelque superstition ou quelque cérémonie l'a attaché ici.

Pour m'approcher de lui, je heurtai et fis tomber la torche fichée en terre, et soudain la nuit en même temps qu'un flot de fumée, nous aveugla et nous enlisa. Un grognement sortit de l'amas charnu de ténèbres.

Un juron précipité de Béloir. Vite, je pris mon briquet et élevai la flamme jaillissante.

Il en était temps. L'être à la face encadrée de poils blancs s'était déjà mis debout en face de moi (peut-être voyait-il clair dans le noir) et levait très haut son poing fermé au bout de son très long bras : geste presque hiératique que j'avais vu faire exactement à un chimpanzé démesuré dans une ménagerie de Soukhoun. Le bloc facial cabossé enduit de poix et entouré de fourrure se balançait à la hauteur de mes yeux.

Mais l'être avait été médusé par le feu que j'avais créé, et était resté là sans bouger, le bras en l'air, les yeux encloués par le point étincelant. Je voyais palpiter comme un moteur en marche son thorax cubique, et le globe de son ventre plissé de latitudes. Sans doute notre arrivée par la

voie des airs lui paraissait moins prodigieuse que cette création du feu.

Toute une série de criailleries à côté de lui : Une autre tête massive se dresse avec un rire démonté, appelée par le feu. Une femme qui tient un enfant est sortie de l'ombre. Elle dégage une forte odeur musquée. Elle a la croupe distendue comme la Vénus hottentote, elle est grasse et humide. On dirait, échoué dans ce trou rocheux, un monstre marin remonté d'une plongée.

On est presque suffoqué par l'animalité grandiose et redoutable de cette femelle dont les bras longs et lourds sont agiles à empoigner l'enfant informe et à le serrer contre la peau rude de son ventre. Dans ses petits yeux a scintillé l'émerveillement du feu magiquement sorti de ma main. Ces deux vivants sont domptés par mon étoile.

A ce moment j'ai embrassé d'un seul coup d'œil — on a de ces regards d'ensemble — le vague récif au profil humain pesant sur un lit stratifié de brouillard, les deux vastes êtres dont l'un s'incorpore la boule flasque de l'enfant. Et tout près, sur une sorte de plateforme, des tranchants de pierre éclatée fixés à des morceaux de bois par des ligatures qui semblent des lanières de peau. Et aussi, sur la paroi du roc, un enchevêtrement, dessiné, de lignes rougeâtres où l'on distingue la silhouette d'un animal à cornes.

On est violemment curieux, Béloir et moi, mais on ricane ensemble, parce que — l'impression que nous avons eue en naufrageant ici revient et se précise — ces créatures ressemblent trop au type vulgarisé de l'homme primitif. On se croirait dans un coin d'exposition ethnographique, avec des mannequins disposés



dans des niches devant lesquelles le public défile. On dirait que les accessoires ont été empruntés à la vitrine de quelque musée, et on cherche, à côté de ces figurations antédiluviennes, l'étiquette qui les identifie...

Alors se fait la révélation comme un coup au front : Cette apparence n'est pas une apparence !

Voici, en réalité, les hommes de l'âge de pierre. En réalité, nous avons reculé de myriades d'années et nous sommes venus dans le passé du monde. Ces vivants sont bien exactement ceux dont on essaye là-bas de reconstituer la forme et les mœurs fantomales à l'aide de fragments d'os et de pierre, d'empreintes et de poussière.

J'ai compris par quelles voies logiques le surnaturel se réalise : La situation des lieux a isolé cette lignée humaine depuis des siècles de siècles. La dépression ter-

rible, brutalement inaccessible du côté par lequel nous l'avons abordée, l'est sans doute aussi des autres côtés. La région où nous sommes, c'est une sorte de cratère où aucune vague humaine n'aurait pu descendre vivante, et dont les portions d'humanité qui s'y trouvaient prises n'ont pu remonter les gigantesques contre-forts à pic. Alors dans ce circuit fermé d'où nul ne peut sortir et où nul ne peut entrer, la tribu s'est perpétuée semblable à elle-même, sans aucun contact avec le reste du monde, depuis les débuts de l'espèce ou plutôt depuis les bouleversements géologiques suprêmes. Telle elle est, telle elle fut pendant notre Moyen-Age, et nos temps antiques, et nos premières civilisations asiatiques. Elle est demeurée identique, clôturée dans le cimetière de ses frontières. Voici le commencement. C'est ici même que la lumière fût.



On ne rit plus. Cette femme qui serre son enfant sur sa chair, qui en est encore grosse, encore pleine, et dont les glandes mammaires et le ventre pendent comme des outres, cette caricature volumineuse debout devant nous, nous fait peur par sa réalité, à nous les revenants.

On écarquille et on frotte ses yeux comme ceux qui veulent se réveiller bien pour comprendre tout à fait. Nous nous répétons cette phrase extraordinaire : « Voilà comme ils sont, les hommes préhistoriques. ». Nous sommes tombés dans un trou de vingt mille ans. Je n'ai qu'à étendre la main pour toucher dans sa pesanteur chaude, une Ève, mère des hommes.

Ils sont là comme des bornes, l'aïeul, la femme, l'enfant, les jalons d'une famille. Impénétrables et animaux, ils attendent, à la lueur du papillon clair que je tiens. A

travers les yeux du vieil homme, je vois briller l'effort qu'il fait pour que son esprit s'installe à l'affût de l'événement nouveau. La douce bestialité de la femme est plus paisible. Tout à l'heure, la flamme l'a fait sortir de son inertie et a réveillé en elle une fête. Maintenant, étreinte par un culte, elle regarde par terre la torche froide avec un regard éteint.

Moi, je vois dans un coin un tas de débris, de cassures de pierre qui jonchent le sol, et ces choses blêmes sont déjà à demi enterrées. *C'est là que les retrouveront les archéologues de l'avenir*, agenouillés sur leurs fouilles et filtrant la poussière, dans des millénaires.

Le vieux bimane, sans remuer, nous regarde de très près. Peut-être comprend-il que nous savons des choses que nous ne pouvons pas lui dire. Il voudrait profiter de nous. Béloir marmonne tout bas cette

phrase étrange : « Il voudrait nous demander son nom. »

Il s'agite. Il désire quelque chose, sourdement. Il se tourne vers le rond blafard de l'ouverture, puis vers nous. Ce geste fruste est émouvant parce qu'on le comprend : sortir avec lui. De le comprendre, cela donne la joie qu'on a lorsqu'on pénètre la simplicité interminable des bêtes. (Je n'oublierai jamais que j'ai vu une fois sur un chemin une mante religieuse, qui marchait en avant de moi, s'arrêter au bruit de mes pas et tourner la tête vers moi.) Je fais un mouvement vers le seuil ; il se met en marche. Sa masse obstrue l'entrée. Le voilà dehors ; nous aussi. J'ai mis mon briquet dans ma poche.

« Le taxi ! » dit Béloir. Mais, d'ici, on le voit, posé là-bas dans un isolement sacré. Ça va.

La femme, qui nous a suivis, s'arrête

là, près du seuil, se baisse, et se met à rassembler des feuilles et des brindilles dans le foyer de pierres noires. C'est là sa fonction et l'idée fixe de son cœur. Je suis tenté de me servir encore une fois, pour l'éblouir, du talisman que j'ai dans ma poche, mais quelque chose m'empêche d'apporter ce geste artificiel dans la destinée ténébreuse et compacte de ces créatures. A quoi bon ?

Vient un chien, sorti je ne sais d'où, qui, lui aussi, tremble en regardant la place vide du feu. En ce moment, et dans ce paysage qui de nouveau se met à ressembler aux nôtres, la présence de ce chien qui ressemble à tous les chiens, me donne un coup au cœur. Son regard — même lorsqu'il gronde — a une plénitude de douceur qui ne vient pas de lui, mais de la grande nature et qu'on retrouve éternellement dans tous les chiens du temps et

de l'espace (et c'est cela qui les rend si respectables). Ce témoin, parce qu'il est plus proche de moi que ces hommes, parce qu'il est ressemblant, sans différence, sans tache, lui —, nous permet de mesurer la distance qu'il y a entre nous et ces passants verticaux, sur la route des âges. C'est drôle, ce chien qui est là comme un traducteur.

L'homme indique une direction en étendant le bras (voilà encore un geste que les siècles n'ont pas du tout modifié), et va, nous derrière. J'observe son tronc de gorille et ses jambes tordues ; je contemple les détails de ce modelage jusqu'à imprimer dans mon cerveau une telle machinerie organique. Peut-être je prête malgré moi, par littérature, un caractère simiesque à ce primate qui, tel que nous le voyons, chemine en tête du genre humain. Il ne saura jamais, le sombre an-

cêtre, que, ce jour-ci, il a été hanté par les spectres de l'homme futur.

Il marche (il marche plus mécanique et plus élastique que nous). A un moment, une brèche du rocher nous laisse voir, à cinq cents mètres, le lac avec des habitations sur pilotis qui font une agglomération de volumes massifs plantés dans l'eau. Ces choses qui tiennent toutes vives au bloc de la préhistoire, qui ne sont plus, enfouies par les époques, et qui sont ici effrayamment neuves !...

Pas un point humain. Pourtant, dans ce centre de vie mécaniquement vidé par l'accident de notre venue, on évoque la molécule sociale, la famille, le groupe concret de ceux qui se tiennent par le sang et les entrailles, et dont les heures se frottent les unes aux autres : La femme, bête familiale directe aux hanches démesurées, repaire des mâles, et l'homme qui dirige la



lutte contre les forces et les pesanteurs, et, encore accrochée au pivot central, la jeunesse centrifuge : la vierge qui, muette, appelle de toute la force de son éclosion (et je pense à Marie) — la vierge qui porte son cœur en elle comme un enfant —, et l'adolescent qui va, les mains tendues, vers le corps inconnu (comme j'ai fait). Je pense à la famille de Marie. Au milieu de tous ceux-là, de ceux d'ici et de ceux de là-bas, rayonne, clair ou sombre, le feu... Ne suis-je pas entré au cœur de leur demeure ? Ils ont tous pareillement faim de chaleur et soif de lumière. Ils pensent au désir sexuel, à la nourriture, à la lutte, au sommeil ; mais par-dessus tout, ils pensent intimement au feu qui est le soleil de la vie et la substance du bonheur.

La face qui a deux éventails blancs, à droite et à gauche, et dont la bestialité même évoque la pensée par contraste avec

les bêtes et les pierres, se retourne et nous entraîne dans un chaos rocheux. Quoi ? Nous montrer quelque chose.

Ici. On est à la fin du pays, dans une zone d'ombre : au pied du mur terrible. J'avais bien prévu : le mur ne cesse nulle part, et c'est effarant de s'en approcher : Une paroi presque lisse qui a bien deux cents mètres, et on a beau lever la tête à se tordre le cou, on ne peut pas savoir, d'ici, comment ça finit en haut. Ce bas-fond formidable est déjà baigné de crépuscule — mais un rayon oblique de soleil l'éclaire encore par places, avec des taches.

Qu'est-ce qu'il veut que je voie, dans ce lieu qui semble dévasté et maudit ? Il me montre (à la manière d'un chien, en les désignant successivement de la tête sans me regarder), des fissures dans la paroi, des traces noires et brillantes.

Il ramasse une pierre en se mettant à quatre pattes, — geste qui évoque ceux qu'on a vus se déplier derrière des grilles. Il approche la pierre de son œil. C'est un morceau de houille : ici affleure un gisement de charbon, qui a été mis à nu et exploité. Il y a des traces de perforations régulières dans les soubassements qui nous surplombent.

Il veut nous apprendre ce que c'est que le charbon. Il manie son caillou pensant. Comment va-t-il faire pour nous l'expliquer ? Il souffle dessus (on souffle sur le feu et le souffle est le nom sourd du feu). Et de la main, avec respect, et des deux mains, il modèle la forme de la flamme évoquée, et fait avec sa bouche, tandis que ses yeux s'illuminent, le ronflement de la chose qui brûle. Il désigne alors la pierre grasse et luisante : la chaleur et la flamme y dorment. Oui, c'est du feu froid.

Il nous l'aurait appris si nous ne l'avions pas su.

Puis il montre les traces de mine, et raconte une histoire. Il n'emploie guère le langage sonore. Parfois, de drôles de syllabes (et je ne suis pas bien sûr que ce soit des sons figurés). Mais il cherche à ne nous parler que par signes. Comme une illumination des choses s'étend là-bas, il se silhouette dessus, et il est entouré d'un halo clair. J'ai devant moi sur la toile blanche d'un écran, un personnage de cinéma, et les éléments sonores ne sont pas bien adaptés à la mimique.

Il indique, avec ses deux bras fantômes de sorcier, un amas énorme de blocs.

Je cherche à comprendre : Ça s'est écroulé. Sans doute, un pan de la montagne qui se détacha. Mais non : à regarder mieux, ce n'est pas un écroulement

roulé d'en haut. Ça vient d'en bas ; c'est entassé exprès.

Ce sont des ruines. On distingue de larges assises méthodiquement superposées, ébauche gigantesque d'escalier. Ne voit-on pas que cela a été tenté par la peuplade prisonnière de la nature pour sortir de l'encerclement de son pays ? Mais cette besogne a été abandonnée depuis longtemps, car entre les pierres colossales de la plateforme supérieure, des arbres séculaires sont incrustés.

Comment fut-il possible d'ébaucher ici cette œuvre de Titans ?

La chose se brouille dans nos cervelles. Cet être dont l'intelligence est beaucoup plus grande que je n'avais daigné d'abord le supposer — et qui semble avoir parfois des éclairs géniaux de fou — comprend qu'on ne le comprend pas. Il est là, avec son encolure épaisse et le cercle de

poils raides que le vent qui s'est levé fait onduler en festons tout autour de son masque et de la proue de sa mâchoire et de ses yeux embroussaillés où brille la source; et on le voit se raidir à cause de l'intense besoin de s'exprimer qui bouillonne dans sa tête rocheuse.

Alors il a ramassé par terre un tison éteint, il est allé vers une roche présentant un plan incliné, et avec le bout de bois charbonneux, il s'est mis à tracer des signes sur la pente plate de cette roche.

Pas des signes, des dessins.

Il a trouvé ! Je n'avais pas songé au langage-lumière du dessin.

Un rond au milieu et, se dirigeant vers ce centre, des séries — de quoi ? D'hommes : une tête (très grosse), deux jambes, deux bras et quelque chose au bout d'un des bras. Une file d'hommes en marche. Une autre file d'hommes. Une



autre. Beaucoup de files, venant du haut, du bas, des côtés, et qui convergent. C'est comme une toile d'araignée sacrée et rituelle à laquelle ce lourd spectre d'un autre monde s'applique avec extase.

Il se redresse et désigne les quatre points cardinaux, sur la pierre, puis dans l'espace.

— J'ai compris, dit Béloir. Ils sont venus de tous côtés se réunir ici pour faire ensemble l'escalier de la montagne.

Le prêtre du dessin s'arrête, les bras pendants. Alors quoi ?

Alors il a, après avoir marqué une pause, soulevé son poing comme un fardeau, et il a effacé et brouillé le dessin avec le cuir de ses paumes. Fini, plus rien. Pas d'hommes, pas de montagne humaine.

Il ne bouge plus. Je regarde de tout près ce prédécesseur. Il a les regards aiguisés, chercheurs et sanguinolents de l'ours.

Mais ils sont pleins d'incertitude vitreuse et de détresse, et un geignement passe entre ses grosses lèvres à l'écorce violette.

Oui, j'ai bien compris. Il évoque un grand drame. Le commencement d'un drame, passant par-dessus la tête du troglodyte qui se démène ici, et aussi par-dessus la nôtre, nous qui nous débattons dans deux ou trois cents siècles d'évolution de plus : Il y a eu un vaste et lourd travail qu'on a poussé ensemble pour sortir du trou originel, au temps de l'alliance des hommes. Effort semblable à celui qui a dressé les pierres de Mycènes, ou les alignements gigantesques des landes celtiques. Puis cet effort commun s'est brisé, l'escalier n'a plus monté, et il est descendu sous forme de ruines.

Je dis : « La Tour du Feu ».

Béloir dit : « La Tour de Babel ».

Cela réveille à un degré extraordinaire



le mythe biblique calqué sur quelque réalité ancestrale. La Tour des Sept Lumières de Sénaar était une pyramide à étages, et on voit que c'était ici le coin gigantesque, avec trois gradins, d'une montagne à pans. La confusion des langues : lorsqu'on était unis et qu'on ne l'est plus, c'est qu'on ne se comprend plus. Et maintenant par-dessus cette base monstrueuse, avortée et écrasée, la muraille est aussi haute que partout ailleurs autour du pays des Prisonniers.

Le vieux sauvage larvaire et grandiose, avec sa forte odeur de bête à peau nue encore toute dépouillée et raclée de civilisation, ouvrait des horizons à l'avènement de l'esprit dans l'univers. Il évoquait la nécessité de l'union spacieuse des sacrifiés, ce prêtre primitif, cet artiste neuf, cet homme des hommes.

Comment la tragédie du charbon fut-

elle mêlée à celle des Grands Gradins ? On ne sait. C'est peut-être la lutte pour la possession du charbon qui a amené la division et la destruction. Ou peut-être qu'en creusant la terre pour lui prendre son charbon, on avait le dessein d'arriver jusqu'à la porte du monde des autres. Quoi qu'il en soit, voici : Ils étaient ensemble, puis se dispersèrent, et rien ne fut plus. On n'a pas réussi.

C'est beau, ce pauvre captif du pays-caverne qui épèle comme ça tout l'essentiel de l'histoire future : Le grand besoin des hommes, le feu ; le grand besoin des besoins, l'union. Et nous qui faisons nos malins parce que nous sommes nés dans de la civilisation, c'est plus loin que nous aussi, que la fatalité pratique dessine ses courbes.

Ses yeux s'emplissent d'une eau chaude et corrosive qui les mord. Pleure-t-il ?

Non... Oui... En tous cas, il geint. Il semble nous écouter. Mais on ne sait pas ce qu'il y a dans son écoutelement. De l'espoir, du désir ? Il attend ?

Que dire, que faire, nous ? Rien. Tous les secrets que notre âge nous a donnés tout faits ne nous servent à rien. Alors, allons-nous-en. Vite. On a hâte d'aller retrouver l'avion. C'est fou de laisser un avion tout seul en pays inconnu.

Le vent s'est élevé lorsqu'on y arrive, lui nous suivant.

L'avion. Il est là. J'étends la main et je le touche non sans émotion.

J'avais commencé par la respecter avec crainte, cette moitié démesurée que j'avais, ce prolongement dans la nature et dans la science, qui obéit tyranniquement, et qui, parfaitement inerte, s'est donné la forme qu'il a voulu. Et maintenant, j'ai de la tendresse pour cette grande chose

dont je suis le compagnon, à cause de tout ce qu'elle donne. De tout près, ses courbes allongées apportent une caresse aux entrailles. C'est la mère de l'espace et la machine du matérialisme.

On répare, tandis que l'homme-fœtus nous suit des yeux, bousculé par le vent. Il regarde furtivement le ciel. Il sait qu'on va s'envoler. Puis, on ne le voit plus. Le vent redouble.

On se hisse à ses places. L'air nous fouette à pleines pelletées. Je conduis. La flèche part ; elle lève la queue, puis elle lève le nez. On décolle. Nous commençons à nous appuyer sur les longues pentes du vent et à les redresser, nous qui emportons notre route avec nous et la lançons devant, à mesure. Une portion de la région nous apparaît au fond d'escarpements fuyants dont des ombres concentriques indiquent la profondeur.

Les hommes, qu'on n'avait pas vus, on les voit aux places claires. Sortis de leurs cachettes, ils essaient sur la brousse autour de l'arête du talus que nous avons longée et où nous nous sommes arrêtés quelques minutes de notre vie. Ils ne sont plus maintenant que tout petits et informes ; on rentre dans l'ordre des choses.

Ils refluent vers un point : là où nous étions en dernier. On les voit envahir les ruines du Grand Escalier, dont on distingue très bien les reliefs bousculés dans le rayon oblique. Là-dessus, ils forment une grappe.

Au sommet de cet entassement de pierres et d'hommes-pierres — sur le récif le plus haut, comme un naufragé, un homme tend les bras en l'air. On peut lire encore ce geste dans la destruction que fait la distance.

Il incarne les autres. Il est là comme un réprouvé. Il signifie leur isolement, la défaite des isolés. Puni du péché originel d'être réduit à soi seul, il montre avec son geste de rêve au bout d'une horde inconsciente, qu'on est encore dans un âge de châtement. Le semblable sans semblable est, sur l'assise de pierre, la figure de proue d'une foule et d'une époque qui a commencé quand ? — et qui dure encore.

Il tend les bras vers nous. Vers nous les dieux, ou vers nous les frères ? Le salut tombera-t-il magiquement du soleil, ou montera-t-il de la terre comme un échafaudage de chair ?

J'ai décrit un grand cercle. Je suis revenu vers lui, et ensuite je me suis envolé. Je le vois jusqu'à la limite de la visibilité, avec son geste organique, total, d'abandon, de déchirement et d'appel,

qui est capable ou bien de créer Dieu ou bien de recréer le monde.

Maintenant le vent s'est déchaîné, et il soulève une tempête de sable. A travers les rafales rousses qui couvrent le sol de leurs roues — tumulte industriel de cauchemar, galerie des machines dans les nuages — on voit que les habitants du pays bas se sont réunis comme les écailles d'une bête en longueur pour combattre ensemble l'invasion du sable. Pour qu'il ne bouche pas les cavernes, il faut lui opposer une barrière commune. Avec une sensibilité scientifique, on discerne l'homme à l'œuvre dans ses spacieux contours mouvants. On retrouve le corps de la cité dans le squelette de la cité, la chose géante qui se refait petitement sur la défaite du passé.

Les phénomènes d'affinité, d'assemblage ou de dispersion des points humains,

c'est le fait essentiel de l'aventure des vivants sur la terre. Toute autre tragédie tombe en poussière.



Tenus par la tempête de sable, ne pouvant pas sortir de sa poussière cinglante, nous avons roulé par-dessus l'Afrique. Il y a eu un tel désarroi dans l'espace dense, qu'on a cahoté comme si on descendait et on remontait l'escalier des nuées. A certaines minutes, nous avons aperçu à travers les nappes superposées de cendres, le sol du désert, aussi secoué que la mer en furie. Mais si on le veut de toute sa force, on va quand même droit et net : On arrive, avec ses muscles, à calmer violemment l'avion jusque dans cette démolition de l'espace.



Après quelques heures — au moment où on a écrasé l'aigle — le vent est tombé par terre, et ce fut la paix plate sur l'océan solide.

Nous avons atterri et passé la nuit dans une région que j'aurais reconnue, elle aussi, si j'avais voulu, tellement je suis bondé de la croyance en la monotonie de la terre.

On part au crépuscule du matin. C'est moi qui suis à la direction. L'humidité est si épaisse que le froid vous lèche la peau. A dix heures, on aperçoit une ville. Une zone de fourmilières et de dés blancs, d'abord clairsemés, puis qui se moulent en paquet. Ça et là émergent et produisent de l'ombre sur le champ visuel, des architectures rouges découpées en façades triangulaires et en créneaux. Un enveloppement transparent de soleil intensifie tout cela.

Par-dessus, nous faisons de grands circuits qui fracassent l'air.

Ce bruit a extrait du sol une foule. Regarde le long rectangle souple qui, se dilatant et se rétractant, avec une ondulation de toutes ses particules, avance sans se déformer. Un cortège. Sans nul doute, en notre honneur.

Le cou tordu vers le bas, avec mes regards de huit cents mètres de long, je recueille cette chose multiple, différente de chacun des éléments infinitésimaux qui la composent, cette figure d'une seule pièce et d'une seule teinte, dont les bords parallèles se festonnent, puis, automatiquement, se redressent par la force des choses, et cela est le nouveau personnage que je découvre dans l'univers.

Je lâche de la hauteur et je survole le cortège à une centaine de mètres. Pendant un instant, en vol plané. Profitant du si-

ience que trace la machine, une grêle explosion sonore monte instantanément : bouffées de tam-tam, cris, coups de fusil, et tout un tintamarre militaire.

Et on voit que le morceau plat d'humanité posé sur la terre est une manière de troupeau maintenu et poussé par des conducteurs dont les fouets dorés brillent au soleil. Ces conducteurs sont des officiers (le soleil s'accroche à quelque point clinquant de leur personne), et on discerne la chaîne métallique des soldats armés encadrant le géant multitudinaire qui s'étend, le géant à deux dimensions, aiguillonné d'éclairs et prisonnier à la face du ciel. Les troupeaux, les armées... Il n'est pas neuf, mon personnage collectif !

La population est ainsi endiguée vers la place au centre de laquelle étincelle un point double. Sur le pourtour, rond comme celui d'un cirque, trois reliefs avec

des toits, s'accroissent : un palais où s'affiche le drapeau tricolore de la France, propriétaire de ce peuple, une église haussant sa croix, et un parfait parallépipède semblable à une prison. Dont il sort une limaille moirée de reflets : c'est une caserne.

La place qui tout à l'heure était aussi dénudée que ronde, il lui pousse une chevelure de foule. Cette foule se dispose par secteurs triangulaires à partir de trois personnages : l'un qui, devant l'église, est noir et large de la base et est surmonté d'une croix qui remue; l'autre maniant une hache devant le palais et qui est le bourreau ou le ministre de l'intérieur, et, devant la caserne, un général qui brandit des panaches.

Un service d'ordre balaie le public — les coups de fouet scintillent — vers les trois personnages. Puis les trois fourmi-

lières se fondent en un courant épais qui se dirige vers la constellation luisante du centre. Celle-ci est formée de deux astres, chacun deux ou trois fois plus gros que les autres vivants (ils sont à cheval). Le bariolé, c'est le roi, et le tout blanc, en casque colonial, qui accompagne le roi comme son ombre, c'est l'administrateur étranger. On voit distinctement que le roi est porteur d'une armure, tel les chevaliers de jadis, et on voit même sur sa cuirasse, une croix de la Légion d'Honneur, d'un format exotique fait pour la distance.

Une revue rectangulaire de troupes, qui aboutit à un tourbillon étincelant de danses dans un cercle et à un déchaînement de musique montant comme un ressort dès que nous ôtons de dessus elle le bruit écrasant des moteurs.

Celui qui assiste à cette scène du haut d'un balcon perfectionné comme le nôtre,

dit : C'est une scène de l'autre monde.

Et il dit aussi : Et, dans ce monde, une scène de guignol.

Ces chefs et ce roi aux couleurs crues qui gesticulent, chacun affublé intégralement de ses insignes, chacun trop vrai, comme un dessin humoristique, et le gendarme d'Europe qui assiste, l'œil ouvert sur les intérêts d'argent de la race blanche ! (C'est lui qui dans la coulisse a monté le scénario de marionnettes et l'on sent sa patte dans l'organisation parfaite du service d'ordre.)

Moi qui, d'en haut, ai vu tant de choses qu'on ne voyait pas, je vois aujourd'hui, dans un district africain, l'absurdité sociale. Elle saute aux yeux. C'est pis que si on la mettait sur la scène d'un music-hall. Plus je monte, et plus je serre la réalité de près. Dans les vastes espaces, les choses présentent une charpente qui est le sup-

port concret du raisonnement : la grandeur est marxiste. Quand on frôle l'échine spacieuse de l'innombrable esclave et le point brillant du roi et le point blanc du maître, on ressent mathématiquement l'anomalie d'une société qui est ceci : une fourmilière en proie à quelques fourmis peintes. On voit avec une intensité qui est fatalement celle d'une caricature, le contraste de l'histoire et de la vie. On voit face à face l'abêtissement et l'éblouissement de la multitude des hommes devant les rites grossiers de la farce officielle. Ce sketch de police à grand spectacle, c'est si tragiquement ridicule, et tellement attentatoire au culte de l'ordre établi, que Béloir murmure : « Une représentation comme ça, bien sûr que le préfet de police l'interdirait dans un théâtre de Paris. »

... On ne peut pas faire moins que d'at-

terrifier. La cohue, avec son liséré d'agents à fouets, afflue et nous submerge.

Autour de nous, brouhaha et confusion, parmi quoi un monsieur nous dit que notre réception solennelle n'aura lieu que le lendemain.

Au milieu de cette foule de personnages dont les yeux sont à la hauteur des miens et dont chacun pèse à peu près autant de kilos que moi — blancs ou noirs, compliqués ou simples — la forte impression schématique de tout à l'heure se trouble, le ridicule cesse. Tout homme vu de près apporte une masse de présence imposante et despotique, et fait pression sur vous.

A portée de la main, ces êtres pittoresques sont quasi majestueux. Le détail éclatant, cliquetis de harnais, envergure de manteaux, zigzags, et circonférences de sabres au soleil, me prennent à la face, et





mon attention s'applique sur l'accoutrement féodal de ce roi noir aux yeux de verroterie, dont le sourire doucereux, serviteur des Français, mouille la mâchoire.

Après les hautes visions cérébrales (la foule, quand on la voit toute, est nue) on est captivé par les étoffes et les voix. Quand, dans le plan des détails, on absorbe du concret, on est vite rempli.

C'était un morceau de Moyen-Age qui stagnait dans la région quand les blancs sont venus exploiter cette sauvagerie-ci. Je suis passé, par un saut de quelques heures, des hommes des cavernes aux parasites de fer du IX<sup>e</sup> siècle. La vitesse qui juxtapose les pays juxtapose aussi les époques ; on fait de l'histoire avec de la géographie.

Mais ballotté de l'un à l'autre, on est tout de même jeté contre la réalité. On la discerne : La raison d'État, c'est l'exploit-

tation du pays « sur pieds » ; c'est l'animal noir débité en chair à canon et en chair à outil. Au milieu, le roi se dresse comme une pièce montée : le grand ami des blancs, le traître, le souteneur de sa race, qui l'a vendue aux anthropophages perfectionnés de l'Europe, et comme tous les proxénètes politiques d'importance, marqué au fer rouge par la Légion d'Honneur.

En même temps qu'on voit sur quelles pentes dramatiques roule ce carnaval, on apprend d'où il vient. La dynastie royale vient des Croisés, de ceux de Saint-Louis, descendus d'Égypte au siècle XIII. Il y a une tradition orale qui le prouve, un long fil continu où circule de la vie, une artère. Cette tradition orale dépeint la figure du roi Saint-Louis. L'homme qui nous parle de Saint-Louis, on peut dire qu'il l'a vu, parce qu'il rapporte la parole de celui qui

l'a vu — reviviscence étrange, forme de cauchemar subsistant après qu'on est réveillé. Il évoque : une tête carrée et de longs cheveux dorés — non, gris —, une face maigre, au teint terreux, du bleu peint en dégradé sous les yeux et appliqué autour du menton, et des plis encerclant la figure comme des bandelettes.

Mais voici, par-dessus la peinture resuscitée, dans la vie présente, une face patibulaire qui s'avance haut perchée : le missionnaire, catholique ou protestant, avec ses lunettes sur sa figure de plâtre (un masque mortuaire), avec sa voix de médicament. Cette voix m'explique qu'il y a des difficultés pour le recrutement de l'armée et de la main-d'œuvre.

Le ministre de Dieu soulève un coin du voile : sur cette race naguère docile, des malfaiteurs, d'espèce bolchevique, ont répandu les poisons les plus subtils.

— Aussi, maintenant, c'est plus difficile aux civilisés de s'appropriier les pays et les habitants, de mettre la main sur les produits du sol et le travail : par exemple, sous prétexte que telle région est malsaine, le travail s'y arrête : On a vu cela ! Et pour moi, c'est de plus en plus dur de mettre la main sur les âmes.

Il ajoute, grave, et le petit vitrage de ses lunettes scintille sur sa figure de toile écrue, qui s'est plissée : « Là-bas, c'est le Champ de la Désobéissance ».

Un vieux colonial (type classique) intervient :

— Ah ! les idéalistes en chambre qui disent : le nègre est un homme ! A appliquer cette belle théorie, on se ferait vite balayer d'ici. C'est à cause du bâton et de la potence que les civilisés restent où ils sont, et le flambeau de la civilisation n'aurait qu'à rentrer chez lui, s'il ne fou-

tait pas de temps en temps le feu aux quatre coins du pays !

Sa face tendue de drap rouge est très en colère. Il a un gros ventre qui semble pourtant dégonflé. Il est sourd : ses oreilles ne peuvent plus avaler.

Le religieux m'explique :

— Ici, il y a une riche collection de nobles. Impossible de prouver qu'ils ne descendent pas de quelques compagnons de Saint-Louis, bien qu'ils aient noirci. Ces nobles, qui sont ce qu'il y a de meilleur, ont élu roi l'un d'eux. Le roi s'est converti, comme Clovis, Egbert et Étienne. Alliance avec Dieu. On raconte au peuple cette histoire en la disposant à l'envers : Dieu, le droit divin, le roi, les nobles.

Je reviens à une phrase qu'il a dite tout à l'heure.

— Le Champ de la Désobéissance ?...

— C'est là qu'on a écrasé la foule. Il est là-bas. On y voit même une Tour de la Révolte.

Il raconte pourquoi.

— Autrefois, les ouvriers des remparts, qui ne voulaient plus travailler aux remparts, s'étaient réfugiés dans cette tour. Avec l'aide des seigneurs étrangers qui les employaient, on a affamé ces conspirateurs, et on les a fait monter tous sur le bûcher.

— Ça a été une grosse fête, dit un nègre qui parlait français.

— C'est une vallée, dit le missionnaire qui suivait son idée, (sans jamais un point d'exclamation dans le débit de sa voix froide). Si on marchait pendant une heure vers l'est, on y arriverait. J'y vais de temps en temps observer les équipes qui travaillent aux remparts sous les ordres de surveillants armés. Comme on travaillait

autrefois aux remparts de Jérusalem. Et justement, je leur lis le livre d'Esdras : « Et il y avait des surveillants armés de l'épée », afin qu'ils soient loyaux et obéissants. C'est encore là que se réunissent parfois les meurt-de-faim, les mécontents, toute la racaille de la souffrance.



Dans cette case devant laquelle une palme se berce, j'ai voulu absolument entrer pour voir.

Une famille. Des hommes, des femmes. Ils sont à peu près aussi dénués que ceux qui, là-bas, pataugent sur le sol au niveau des fonds sous-marins. Là-bas, la femme que j'avais vue, je lui avais souri, et elle ne m'avait pas répondu, n'ayant pas sans doute compris le sou-

rire sur ma face trop étrangère. Et celle-ci, maintenant, la première, me sourit, et répond pour l'autre. Elle dirige sur le passant le grand creux avide de son regard, le fardeau d'espoir de sa jeune chair. Elle le regarde aussi loin qu'elle peut, avec ses beaux yeux de génisse qui se bombent dans sa face de marbre noir, ses yeux si larges et si brillants qu'on dirait des grosses lunettes noires bordées de cils. Elle est la même créature que l'autre, modelée en plus fin par l'évolution caressante.

C'est toujours la même aventure qui recommence et qui continue, d'être en être. Cette autre femme-ci, qui est triste et lasse, n'est-ce point celle qui était heureuse — jadis ou là-bas — parce que l'amour s'éveillait, et qui est déjà maintenant, délaissée ? Elle est un peu moins jeune que sa voisine, mais c'est surtout le chagrin qui lui a fait de la vieillesse, et je



la reconnais. Dans le monde entier, toutes les choses tendres se ressemblent désespérément. Chacun de nous, c'est un petit cercle infini où l'on tourne. C'est étroit, mais c'est tout de même l'infini en spirale. L'amour tourbillonnant, quand on y est pris tout entier, à quoi s'accrocher ? A rien. Ainsi, l'isolement de chacun s'empire pas à pas.

C'est la même chose que dans le sein de toute chambre qui est sur la terre. Nous ne venons pas de loin ; nous ne sommes pas partis.

Quand je repasse devant le palmier, je revois, devant la maison de Marie, le grand arbre qui remue en foule.

Dehors, on est roulé dans le tohu-bohu. Tous ceux qui peuvent quelque chose ici ont des intérêts particuliers, qu'ils s'arrachent les uns aux autres, et un intérêt

général : mater la bête populaire, la bête noire.

Dans un très rapide conciliabule, Béloir et moi, nous avons décidé de fausser compagnie à ces gens-là, pour échapper à l'odieuse cérémonie qui s'élabore à grand orchestre.

Ce fut soi-disant pour un essai. On monte, on glisse, et on se jette un chemin vers le soleil comme un ruban de soie.

Nous voyons bientôt à nos pieds une vaste agglomération charbonneuse : les remparts, qui se bossellent par tronçons. Dans un espace circulaire, une masse semble parquée. Elle l'est. Des sous-officiers coloniaux, des prêtres, et des figurants qui ont le trait de lumière d'une baïonnette, l'encerclent. Cette enceinte, ce doit être le Champ de la Désobéissance, et ça, c'est ce qu'ils appellent la Tour de la Révolte. On nous avait caché que les travailleurs

étaient de nouveau en effervescence et en rébellion. On ne nous aurait jamais conduits près d'eux. On n'avait pas réfléchi que nos regards les visiteraient quand même, et que nous savons lire par terre.

Les remparts. Les surveillants armés de l'épée. Là-bas, maintenu par la palissade de troupes, le monstre en cage hurle. J'ai entendu crier, et, de la sorte, j'ai vu de mes yeux la misère et la famine. Mais que peut cette chair désordonnée contre la machinerie militaire qui est posée sur le monde entier, et dont un coin seulement perce ici ! L'humanité éparpillée ignore ceux-ci. Alors, leur cri est muet. Leur réalité même n'est qu'un rêve. Ils monteront sur le bûcher dans la nuit de l'histoire.

Où que nous allions maintenant, nous irons dans le drame du grand nombre. Nous ne voyons plus guère que lui. Que comptent désormais les vedettes de ma pe-

tite vie, et mes enfoncements dans mon puits. Marie ! Laura ! Je souris à leur souvenir, gentiment et légèrement — tandis que je suis lancé à travers les kilomètres cubes, et que je vois les Iles des Nations comme les voyait la Bible.

A un moment, on a sauté si haut qu'on a dépassé le plan limite étendu par les autres. Jamais un être humain ne s'est trouvé tellement au-dessus du niveau de la mer. Si ce bondissement avait été enregistré dans les conditions requises, on inscrirait à notre nom un nouveau record du monde de l'altitude. Cette homologation officielle, gloriole d'en bas, ne m'intéresse pas.

Dès qu'on quitte la terre, on entre — on rentre — graduellement, dans le froid éternel. Il nous assaillait avec son arme. Nous étions cuirassés d'appareils, nous respirions artificiellement, et, devant la

face déformée de l'altimètre, nous avons à lutter contre la source même des hivers. Le ciel devenait l'avalanche du nord, et notre montée de scaphandriers se heurtait réellement au plancher de verre d'une sorte d'océan glacial.

J'ai arrêté un instant les moteurs pour entendre l'univers. Le silence absolu a une grandeur compacte de plaine. Il est vivant et semblable au monde exactement ; c'est le son de l'immensité. Je tiens quelques fils de l'universel. A partir de moi, le plein et le vide se confondent, comme se sont déjà confondues à mes yeux la grandeur et la petitesse.

En bas, qu'est-ce qu'on voit ? On ne voit guère que des plateformes de nuées. Si l'atmosphère était claire, sans doute percevrions-nous quelques arcs de cercle ou quelques angles du polygone africain, base du volume dont nous sommes le point

de faite. De ce côté-ci, la sélection de hauteur et d'énormité ne nous donnerait que la mer, noyée au fond de l'air. Et on verrait face à face, dans sa plus large expression naturelle, l'absence de Dieu.

... Plus haut encore, dans les dimensions vierges... L'air est raréfié ; l'espace massif se vide. L'oxygène manque dans les cent quatre-vingts gorgées de gaz que les cent quatre-vingts cylindres aspirent chacun dix-sept fois par seconde. L'avion prend son maximum de poids. Son aile scientifique ne trouve plus assez d'appui, et elle se fatigue animalement. Il n'a que des réactions faibles, paralysées, puis une seconde arrive où il ne veut pas se hisser plus haut. L'appareil ne comprend plus le pilote — il ne comprend que la raison. C'est le point du divorce entre l'homme et la chose. Notre instrument de lutte n'a d'action que contre la résistance de l'air ;

si l'air ne résiste plus, nous sommes vaincus. Nous sommes parvenus au pôle de l'effort. Nous redescendons.



A cinq heures, on se ravitaille dans le nord africain. On est retombé en plein dans la civilisation des tramways, des avenues et des banques, et de la bigarrure européenne sur les villes. Et même, passant à pied par les rues, nous avons entendu tomber sur nous les ondes reniflantes d'un avion.

... On a quitté un matin le massif damier blanc encastré dans le bleu sur le rebord de l'Afrique. Mon coup d'aile passa de travers près de Gibraltar, fut tangent à l'Espagne. Quand nous avons survolé l'Europe, c'était une période d'essais de

vitesse dans les zones supérieures de la couche d'air. L'Europe s'est effondrée au-dessous de nous dans un cyclone. Trois cents kilomètres à l'heure en traînant, avec une majestueuse lenteur, un champ visuel de cinquante kilomètres sur le résumé matériel du continent (douze mille francs d'essence et d'huile par heure).

Il y a eu, intercalée entre ces choses, à terre, cette nuit d'agonie et de cauchemar...

Appelé par un sans-fil dont le bourdonnement illimité m'a rencontré par hasard, j'ai vu mourir dans une maison de la ville, mon oncle Louis. Sur son fauteuil, au milieu des amis et des parents, il était beau comme il l'avait toujours été. Sa figure délicate et charmante se penchait, pleine des pâleurs de la mort, comme celle d'un poète romantique en négligé d'hôpital — linge fin et velours — et sa barbe soyeuse



était plus dorée qu'argentée sur sa face hâve à la Musset. Il y avait beaucoup d'assistants, et parmi eux, le malade avec la pâleur de sa figure et de sa main effilée sur le bras du fauteuil, semblait trôner.

Riche, oisif, magicien des femmes, totalement consacré à soi-même, il a été dans certaines circonstances, malgré sa noblesse et sa sensibilité aiguë, le plus impitoyable des fauves. Et, avec sa franchise, il a été l'homme qui a le plus menti.

Il savait qu'il allait mourir. Cette nuit suprême, il proféra quelques paroles avec une mélancolie caressante, de cette voix chaude qui avait fait chavirer tant d'âmes.

— J'ai été comblé, heureux, disait-il. Je n'ai rien à désirer. Je n'ai...

Mais ses yeux ont rencontré une figure qui était là, et il n'a pas continué. Une figure qu'il n'avait jamais vue : celle d'une toute jeune fille venue entre ses pa-

rents, et qui le regardait avec émotion.

Du désir ? Oui, ou bien le regret d'un désir. C'est la même chose, car il y a un enchaînement continu entre ces forces heurtées et en va-et-vient, du désir et du regret. Voici une créature qui lui est neuve, et son rêve d'amour à lui, recommence, sain et fort, dans sa ruine. Mais elle est, cette fois, intangible. Il entre dans un tourment d'infini : l'infini, c'est l'infini jusqu'à la fin. Et aujourd'hui, la ligne soulevante du rêve passe par-dessus son cercueil. Son cœur qui ne battait presque plus, battit tragiquement.

Un peu plus tard, ayant décliné très vite comme un oiseau blessé qui tombe en douceur, et alors qu'il était tout seul avec moi, il me dit :

— J'ai fait autrefois un testament qui te donne ma fortune. Puis ils m'ont forcé à en faire un autre qui est là dans ce tiroir.

Prends-le, détruis-le. On ne trouvera que le premier.

— Non...

— Non ?

Le mourant releva son front marmoreen et son parfait profil, qu'il avait incliné, et fixa sur moi la beauté vacillante de ses yeux. Il me regardait comme une bête curieuse.

— Je t'en supplie. Pas eux. Toi.

Je n'ai pas osé redire non, mais j'ai fait un geste d'impuissance, et n'ai pas bougé. Le temps a passé. Des gens sont entrés. C'était trop tard.

... Je me dis : c'est bizarre et c'est cornélien, ce que j'ai fait là. J'ai passé à côté de la fortune, moi pauvre et dépendant des autres. Cela ne se fait pas. C'est un cas de folie.

C'est comme ça. Le contact de l'étendue m'a fabriqué une seconde nature, et il n'y

a plus en moi l'envie d'accomplir ces gestes. J'ai fait trop d'évasions dans le dessus du monde, j'ai trop l'habitude de bouleverser le vieil angle de vision des choses, de perdre de vue le grouillement des convoitises, et tout le vice, même honnête, que donne l'amour furieux de soi-même.

Il ne comprend pas. Sa figure s'est légèrement crispée de souffrance hautaine... Lui, qui n'étant sensible qu'aux voluptés, était toujours à recommencer, et est mort tant de fois.

On a vu un prêtre noir. Il a dit, au milieu de ses rites de sauvage : « La terre est égoïste. La terre est de chacun. Le ciel est de tous. ». Oui, du haut du ciel, le cramponnement d'insecte de chacun sur son affaire, disparaît dans un souffle pur : je sais. Je l'ai vu. Mais la réalité n'a pas besoin d'être transposée dans la magie.

Ces choses apparaissent dans la nature plus puissamment que dans les laboratoires des sanctuaires et dans les énormes caricatures du réel que fait la religion. On n'a pas besoin d'un Dieu qui singe l'homme.



Peu de temps après la mort de Don Juan, et loin de là, il y a eu un banquet scintillant où parlaient des célébrités de la littérature et de la politique. J'ai senti tout ce qui me séparait de ces élites.

Car les politiciens et les littérateurs ont la même façon de parler.

Sur notre anarchie individuelle déréglée, sur notre machinerie d'affaires, règnent les mots. Les parleurs et les écrivains jouent le jeu des grands mots et des formules qui empaquettent le réel (et ils

vous hypnotisent sur l'emballage). Notre littérature trop perfectionnée, le verbalisme l'a absorbée ; pas seulement la forme, mais le fond (un double fond). Superintelligence et supervirtuosité. Dissertations raffinées et analyses infinitésimales qui remettent à la dernière mode tous les lieux communs du passé. Quant au présent et surtout à l'avenir (présent multiplié), les opportunistes des lettres sont incapables d'y toucher — il faudrait pour cela créer de la vie.

Guerre des mots et des choses, défaite des choses ! En vérité tous ces gens parlent tout seuls. Qu'ils reculent à côté l'un de l'autre, le gros bourgeois avec son amour ignoble pour lui-même, et l'artiste qui se figole un livre comme une jolie pierre tombale ! Et regardons hautainement s'entasser la brillante littérature de dérobage, d'assujettissement, d'ironie, et de médio-

crité — même si le phénomène collectif du succès rassemble mécaniquement des secteurs d'applaudissements.

Je suis reparti la nuit même. C'était la période des vols de nuit. Le ciel noir m'a entouré et m'a lavé des poésies et des abstractions, comme il m'a lavé de la fièvre et des riches maladies qui brillent dans les yeux des solitaires. La nuit, on est une pierre du monument noir de l'univers. L'obscurité étoffe le vide. On est en plein dans le sang obscur des autres. Les ténèbres massives qui vous submergent sont une vengeance de la réalité totale.



Donc, c'est la nuit que nous avons volé parallèlement à la civilisation.

Nous l'avons vue à travers le contenu noir de l'espace, par ses grands traits

d'électricité, son réseau nerveux de lumière. Nous avons passé au-dessus des lignes brisées de l'Europe, qui éclataient par places à travers l'inépuisable voile de deuil.

Les villes, on les découvre au télescope. C'étaient d'abord des lacs de crépuscule dans l'obscurité, puis des voies lactées, puis des constellations qu'on distinguait l'une de l'autre par la forme de leur arabesque, comme on distingue, pour les cacher du bout du doigt ou les énumérer dans des tables, celles du ciel.

Quand on vole à basse altitude, on identifie en détail les panneaux lumineux des villes. Paris, Berlin, Budapest, Vienne, feux d'artifice fixés sur terre par un procédé chimique.

Ensuite, on remonte dans la nuit qui cimente la moitié du globe — astronomes la tête en bas épelant l'écriture resplen-





dissante. On pense au vieux Jéhovah de la légende qui regardait les étoiles par en dessus.

Mais souvent, on ne repère pas les innombrables signes de la bijouterie continentale. Les noms propres échappent, et on perd pied dans le ciel.

Nous avons atterri de nuit quelque part vers le centre. Ils avaient vu de loin notre point : parmi les étoiles, l'étoile intruse qui se promène, et *qui va moins vite que les autres*. Le projecteur nous a attirés dans un tunnel de clarté. Le jet du fanal fait un interstice blanc qui coupe en deux obliquement l'hémisphère de la nuit. Cette corde blanche nous remorque jusqu'à un champ lunaire tout rond, où l'on voit, lorsque notre vitesse s'y est perdue dans le sol, remuer les hommes à moitié noirs et à moitié blancs.

Une autre fois encore, au-dessus de la

terre stellaire, on a marché de même vers un soleil, dans une avenue de splendeur. Et cette fois-ci aussi, nous sommes repartis de nuit et avons recommencé à planer sur le grand sommeil de la réalité.

A voir l'éclat intermittent et émouvant du firmament géographique, à déchiffrer seulement une ponctuation astrale sur l'étendue, on voudrait savoir tout ce qui se passe dans l'ombre, et que, debout comme nous le sommes, nous ne distinguons pas. On le sait, et pourtant on ne le sait pas. On sait que chaque nuit recommence une fête, et que l'achat et la vente du plaisir éclatent dans l'infini noir. On a la certitude que c'est partout pareil dans chaque cité qui condense toutes les maladies de la civilisation, que partout il y a la vie prisonnière dans la vie. On voit cela en pensée, car la nuit fond ensemble les prisons et les prisonniers. La

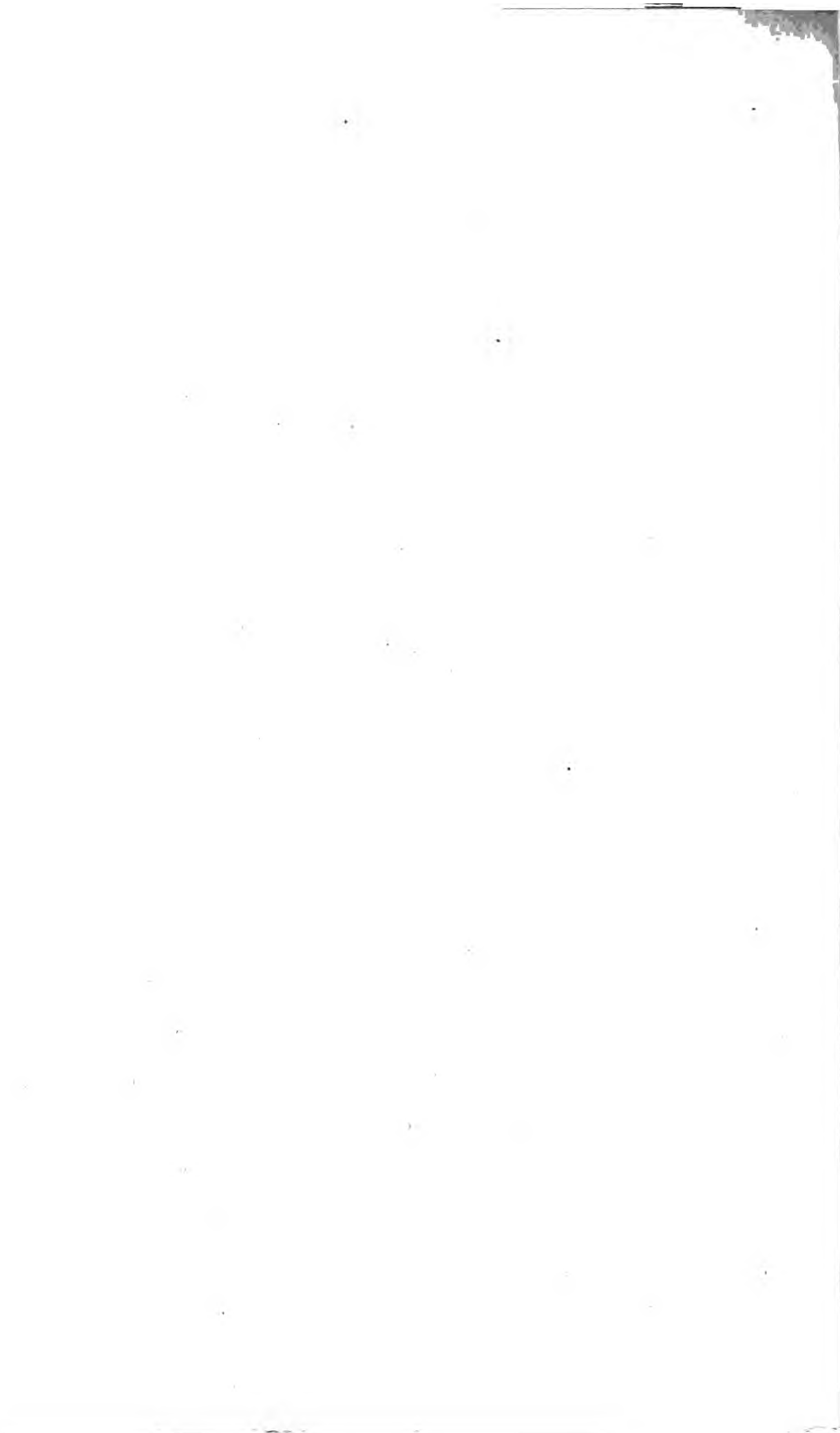
nuit donne la présence de l'humanité et ne donne pas l'humanité. On touche ce qu'on ne voit pas et on tient dans ses bras tout ce qu'on ne sait pas. On voudrait soulever le noir, ou avoir des paroles de lumière.

Puis, l'aube. Nous piétons l'altitude grise. Les ondes du regard se déchaînent. Notre geste bruyant accouche l'image : La campagne, ou bien elle est badigeonnée de peinture grasse (culture), ou bien maigre et sale (industrie, orage mécanique). La ville d'ossements et de scories, blanchâtre et noirâtre, grandit avec violence. Les gens des quartiers excentriques jetés dans la rue dès le matin... Les hommes attachés au cercle infernal des villes ; la foule en miettes. Ici, un monument aux morts, couleur de squelette, ex-voto des riches, et où ils ont mis leur laideur. Plus haut, ces longues salissures que seulement la raison

voit remuer dans les faubourgs. On découvre et on quitte ; on passe si vite que le regret n'a pas le temps de se réchauffer.

Un peu plus tard, notre coup d'aile nous a fait passer très bas, et c'était près du sommet vertigineux d'un gratte-ciel, devant une haute fenêtre où notre regard précipité a plongé. Au sommet de tous les rouages de la banque, devant le coffre-fort et derrière l'outillage mécanique de son bureau, l'homme blême, le Veau d'or. Les fils téléphoniques et télégraphiques sortaient de lui comme une toile d'araignée. Sur l'ensemble (sur la vitre) était inscrit en lettres d'or : Jupiter.

Il parlait. Mais qu'est-ce qu'il disait ?



## IV

### LA TOUR DE BABEL

Notre ligne de vie s'est tendue au-dessus du Caucase. Ce fut, par endroits, une mêlée de rocs et de nuages, un Caucase fantôme posé sur le Caucase, et qui parfois, à notre approche, se démolissait ou battait des ailes. On ne savait pas bien si cette cime ou bien ce défilé qui se transportaient vers nous à toute volée, étaient de pierre ou de fumée. Il a fallu souvent se précipiter verticalement au plus haut, chercher asile dans l'altitude, devant du

noir qui roulait sur nous, (et pour nos deux corps, c'était le coup de raquette).

Il y avait aussi l'obstacle qu'on ne voit pas, celui qui est tressé avec l'air, la pression des muscles transparents sur la surface frontale de l'avion, l'influence du sol et des masses terrestres sur l'aile. Plus d'une fois, un sommet qui déboîtait les articulations atmosphériques nous lança de côté comme une catapulte — parce que sur tout accident de terrain il y a des ressorts. Ça exige, à en croire Béloir, un bon voltage d'attention.

Il y a dans ces montagnes, toits fuyants et glissants du monde, où le regard dégringole et éprouve le vertige comme s'il était un corps, des nids inaccessibles où sont restés accrochés des morceaux de civilisation arriérée. On signale quelque part par là un foyer d'Aryens purs. Si j'allais de l'un à l'autre de ces centres

perdus, en piquant une tête à travers le plancher de nuages, en me cramponnant au bord de tel trou de brouillard, je continuerais à refaire par l'espace l'histoire des temps — moi qui ai déjà assisté, là-bas, à nos commencements.

Et justement à un moment où la lourde nue se divisa devant nous comme la Mer Rouge, découvrant les récifs du fond, j'ai vu en bas, au loin, sur le bout d'une montagne, une forme humaine qui me paraissait tendre les bras et être celui que j'ai déjà vu en avant d'une population comme une figure de proue; l'isolé, le puni, qui cherche le feu et qui cherche les autres.

Nous avons plongé dans une gigantesque rue de montagnes. Le vent s'appuyait lourdement sur nous. Nous étions dans un tunnel aérodynamique fabriqué par la nature. L'espace se mobilisait contre notre cellule inclinée et la soufflait en



l'air. Cette gorge aux deux plans lisses était la vallée d'un fleuve qui avait ainsi creusé, en s'enfonçant, le béton terrestre au long des âges. Il y a, de la sorte, des crevasses et des grottes qui, jadis au niveau du fleuve, sont maintenant des alvéoles suspendues dans la paroi verticale érosée et usée par le cours des eaux et par celui des siècles, et qui ne sont plus atteignibles que pour les oiseaux de proie qui balancent ici dans l'espace des haillons noirs et fauves, couleur de tigre.

Nous avons passé devant une poche profonde de pierre où était accroupie une forme humaine au dos colossal. On s'est dit tout de suite après : « Tu as vu ? ». Pourtant, on était déjà moins sûr d'avoir vu : c'était peut-être une roche sombre, sculptée en ressemblance d'homme par l'aveuglement de la nature. Mais j'ai, à travers les choses présentes, évoqué la

grotte du pays souterrain, le nid énorme : Comme un double écran dressé, le dessous des deux grands pieds morts, la vieille face entourée de fourrure blanche, la femme bouluë et pesante portant l'enfant comme une excroissance, et dont les yeux étaient tout mystère sauf par leur besoin de refléter la flamme. (Et cependant, ce tableau lourd reprend si bien sa place qu'il me semble qu'il y a des milliers d'années que je l'ai vu, dans une vie antérieure.)

Nous avons fait un très grand circuit sur l'Asie à des hauteurs extrêmes, le plafond à 0. A la fin, nous arrivâmes sur un croisement de frontières (il fallait le savoir parce que, là non plus, on ne le voit pas). Tapis dans l'air, nous les épions et les situons à tâtons, les lignes occultes. Là, c'est la Kachgarie, qui est la Chine ; là, la corne du continent indien, et là, c'est sans doute, l'Ousbékistan.

C'est ici — en ce bord du territoire chinois, — qu'il faudra rester quelque temps pour le réglage, et pour les expériences de T. S. F. que nous avons mission de recueillir dans ces parages.

Où descendre ? Une fois de plus, on cherche à tire d'ailes, sur le plancher, la place déblayée où poser longuement le pied.

Ce sera là où on voudra : sur cette plaine, rien. Voici enfin un arbre. Un kilomètre de rien. Une cabane. On descend là en spirale autour de la verticale comme autour d'un mât. C'est dans le rayonnement de la cabane ; et changés en marcheurs, on y va.

Personne. Se sont-ils enfuis comme ceux de là-bas ? La porte n'est pas fermée. Cette chambre assez vaste a les murs tapissés de photographies, de gravures découpées dans des journaux illustrés an-

glais. Des objets traînent qui donnent de l'intimité à toucher et apportent la grande transparence de l'absence.

Mais des pas approchent. En voilà un qui rentre. Il est étonné. C'est un trappeur à houppelande de peau mate et au grand bonnet à poils blancs — un tonnelet de fourrure sur son nez rouge et ses yeux brûlés.

Puis c'est toute la famille qui reflue et vient se ranger. Le grand-père, le père, la mère, des femmes, un couple.

Signes, exclamations, rires étouffés. Quelques paroles, bafouillage anglais. Ils ont un anglais à eux. On ne peut pas parler beaucoup.

Ils sont d'origine sibérienne, et chrétiens, et sont vêtus de belles couleurs cousues sur le cuir en damiers et losanges. Après la première agitation de l'hospitalité, désespérant d'alimenter une longue

conversation, et ignorant parfaitement ce que nous pouvons être, ils reprennent le rythme quotidien, laissant voir leur vie familiale aussi bien que tout à l'heure quand ils n'étaient pas là.

Voici qu'encore une fois, un cahot du sort me jette dans un petit coin particulier de la grande vie. Une chambre, la bonne barrière des murs. On se mélange doucement au feu. Et des silences s'installent en cercle.

Il y a un homme, épais, débordant, dont les paupières grasses se ferment, dont la bouche s'ouvre en rond, soufflante. Sa présence somnolente et aux yeux estropiés, nous pèse. Son bien-être est étouffant et répugne. Il y a le vieux que les autres regardent avec sévérité. Les plus jeunes le jugent durement et détestent visiblement à travers lui leur décrépitude de demain et leur mort d'après-demain. Il y

a la mère et son enfant : elle est vouée à lui, petit de son petit.

L'autre mère qui seule peut mettre des phrases bout à bout, raconte la mort de sa fille qui, il n'y a pas longtemps, remuait ici. Elle était toute maniée par la grâce et visitée par le Christ : des extases à n'en plus finir qui étaient plus fortes qu'elle et la domptaient. A la fin, elle ne quittait plus le lit. A mesure qu'elle baisait, la jeune fille disait qu'il venait la chercher et qu'il voulait l'emporter. C'était la légende du Roi des Aulnes qui était venue frapper à cette porte-ci et entraît dans la maison avec sa vieille forme. La malade disait : « Il est là ». On répondait : « Non. Dors, ou réveille-toi ». Elle dit : « Il m'emporte ». On répondait que non, mais c'était vrai puisqu'elle a passé et que maintenant elle n'est plus là.

Ensuite, ayant tourné les yeux, j'ai vu

dans un coin une femme encore jeune et qui regardait ailleurs (toujours ailleurs, tentative d'infini). Elle est endolorie. Il me semble que je l'ai rencontrée plusieurs fois et que je la reconnais. Elle m'apparaît changée et vieillie ! Si changée qu'elle soit, elle est pareille, cette femme, à celles de là-bas, à celle qui ne souriait plus, et à celle qui souriait encore. (A intervalles, je reviens au même drame des mêmes personnes. Je retrouve la même femme, comme si j'avais tourné ; je suis un revenant).

Mais, depuis ce que, là-bas, j'ai deviné d'elle, les choses ont continué, et elle a été plus avant dans l'aventure qui commence bien et qui finit mal. Elle a été plus longuement punie par l'amour à figure d'homme. (Je revois mon oncle Louis et sa figure de séducteur qui se marbre et se plombe dans la terre, aplatie par le cou-

vercle du cercueil). Je murmure : « Tout finit toujours mal. ». Ce mot touche cette inconnue au cœur inconnu. Elle me regarde et fait de la tête le signe d'acquiescement à la vie. Oui : Pudique, elle est impudique et se montre. On a été heureux, on a été malheureux. Tout finit toujours ; oui. Je la regarde, éclairée magnifiquement par ses grands yeux qui consentent et se sacrifient à la réalité.

Mais si tout finit toujours, c'est que tout recommence toujours. Le prodige de ce visage où il y a des traces de beauté et un préparatif de sourire, et le vertige de la jeunesse, sont tels, que je songe : « Peut-être tout s'arrêterait, des soucis et des angoisses, et même des vastes interrogations, si je tendais mes bras à celle-ci. ». J'ai presque ressenti d'avance sa figure chaude, sa bouche de sucre.

Toi qui voudrais recommencer la série



de rêves une fois encore, regarde ce couple-ci — bien qu'il se retienne et s'enchaîne devant les gens : Elle, extasiée, désireuse de le dévorer avec sa belle bouche. Lui, frémissant, prêt à croire n'importe quoi qu'elle dirait, pourvu qu'il la touche. Deux fous. Et l'amour des corps c'est de la folie et de la haine.

— Mais ce n'est pas l'amour des corps.

— Tu mens.

— Mais, quand on s'aime ?

— Tu sais bien que ce n'est presque jamais de l'amour. Sauf le tissage charnel d'une longue existence commune (et encore, ce n'est de l'amour que lorsque ça se déchire) ; sauf les éclairs géniaux et hasardeux de la pitié, l'amour est plutôt de la haine que de l'amour.

— Mais quand on s'aime, te dis-je !

— Ceux qui se caressent l'un avec l'autre, c'est plutôt de la haine, et du

mensonge aussi (et, si tu veux, appauvrissons ces mots et répétons : de la folie !). Le désir charnel, l'impulsion de la glande, l'attachement de l'homme et de la femme par le sexe, avec sa relativité inexorable, sa brutalité fragile et la minuterie de son resplendissement — quand la poussée vers l'étreinte se dessine dans chaque geste, et que l'image d'un corps recouvre tout sur la terre, quand sévit la magie féroce de ce qui est jeune et de ce qui est nouveau, — tout cela c'est de la destruction (comparable à l'autre impulsion des vivants : le désir de l'argent — toujours plus ! toujours plus —,) et, bien que cela perpétue par hasard la race, ça s'envole au vent. Les deux êtres spécialisés l'un à l'autre passent leur courte destinée d'amants à se débattre ensemble. Puis ils sont anéantis par tout ce qui n'est pas. A force de s'entendre dire : « Je

t'aime », ils finissent par ne plus le croire, et ils sont défigurés l'un pour l'autre.

Mais il ne faut pas de colère. C'est triste ! La vie individuelle — tu vois bien — est une lutte pour la défaite. Tout finit toujours mal. On n'est que de pauvres choses. On est le pot de terre — tout en centrant et en réfractant le monde. On croit repousser la vieillesse et la mort en les niant. Mais la mort vient vite, puisqu'elle vient.

Il faut attacher le plus qu'on peut sa vie à autre chose qu'à soi seul.

« A l'au-delà ! », crient les prêtres, qui attendent ce moment. Non. A la seule immortalité qui ne soit pas un mirage, celle de la multitude humaine, l'immortalité anonyme ; l'immortalité totale.

Je me retrouve parmi les prisonniers de la chambre. Qu'y a-t-il d'autre que les forces enfermées, que les solitaires ou les

doubles solitaires au milieu desquels on est attaché par terre ? Ces gens-ci savent qu'il y a autre chose par delà la tragédie des personnes, par-dessus les naufrages agglomérés par groupes ou par couples entre les murs des chambres ; qu'il y a un malheur et une joie étrangère qui se bâtissent quelque part. Ils indiquent les linéaments de cette autre destinée qui les prend par leurs mains et leur nuque, et se développe dans l'espace :

Le Pétrole. Les ouvriers, et les rois du Pétrole. Ça ne va pas. Ils sont en guerre.

Ces gens évoquent l'abus, l'usure des forces, toutes les barrières qui se dressent contre eux. (Parce que c'est ça qui nous fait vivre.)

— C'est que, parmi les ouvriers, il y a les illuminés, dit la mère.

— Au fond, il y a, rectifie un homme, les exploités et les exploités.

— Les bons et les méchants, dit faiblement la jeune femme.

Oui. Et la mère dit aussi : C'est du malheur qui vient.



Lorsque je me suis renvolé, j'ai murmuré tout haut (mais ma voix n'a résonné qu'en moi) : « Le théâtre représente... »

Nous avons contemplé à vol d'oiseau le pays du malheur qui vient, et nous avons relevé sa configuration dans ce frisson précurseur.

Toute la région est fendue en deux par une vallée qui va de l'est à l'ouest et se ferme à l'ouest par un barrage de montagnes. Le grand pays désertique qui est à l'extrémité de la Chine aboutit ici à une énorme impasse montagnaise (desservie par le chemin de fer). Même de très haut,

le regard est enfermé là-dedans. Nous avons glissé par-dessus le lit de la vallée entre les deux pentes, pour voir ce qu'il y avait au bout fermé, et nous avons été jetés sur un gouffre dont nous avons senti la succion : il nous a fallu nous rejeter en hauteur, grimper dans cette aspiration comme au mur d'un puits, et nous nous sommes vus en face de la cime d'une haute et maigre montagne cylindrique, borne continentale surplombant l'abîme terminal. Le gouffre marqué par le pic de ce côté-ci, est bordé de l'autre côté par une muraille abrupte de rochers au delà de laquelle est l'autre pays, qu'on ne voit pas.

Revenons. Dans les hautes maçonneries sombres des monts du versant sud de la vallée, est encastré un lac. Toute une agglomération de maisons criblent la pente depuis les rives hérissées de ce calme morceau d'eau, jusqu'au fond de la vallée.

C'est toute une ville qui est là épartillée. Nous l'appelons la ville du Lac. On voit de larges placages d'usines d'où sortent des copeaux de fumée. Il y a un troupeau considérable de petites maisons sur la pente et, dans le fond de la vallée des châteaux et des maisons de luxe dans des broderies de jardins. Les maisons basses qui se multiplient sur le flanc pierreux entre le lac supérieur et la montagne pilier qui est la borne devant l'enfer, toutes ces pauvres maisons sont bleues. Elles sont marquées par cette couleur, tandis que les villas féeriques sont blanches.

Du côté de l'est, on voit les puits de pétrole, et la gare, et la ligne de chemin de fer qui attache métalliquement la vallée à la civilisation. Cet estuaire est la seule entrée et la seule sortie du district et de la ville du Lac.

Du bout opposé, la vallée active et la-

borieuse bute contre le vide. Elle aboutit à la fin du monde. Le trou où elle se déverse occupe totalement l'horizon et fait un cercle d'infranchissable. Il est profond et étroit et on voit distinctement se dresser, au delà, le mur de l'autre pays. On le voit, mais seul, un projectile pourrait aller d'ici jusqu'à ce rebord vertigineux. La frontière gît au fond du trou comme un câble sous-marin.

Nous avons traversé le dessus du gouffre où la frontière est immergée. Notre regard a atterri sur l'autre pays. Des campagnes, des maisons. L'une avec un drapeau rouge. Des gens affairés. Voici une troupe. Une grande silhouette la précède, ce qui fait voir que c'est une troupe d'enfants. Et ils s'avancent avec une si belle grâce qu'ils doivent chanter.

Nous avons ensuite quitté le dessus du pays où l'on voyait les enfants chanter,



rebroussé chemin, repassé la frontière ensevelie, puis survolé la masse des maisons, des usines, le lac qui est au premier étage de la montagne, la région des pentes, la gare et les docks d'où sortent des rails lançant au soleil des éclairs kilométriques. Nous sommes sortis de la vallée par son ouverture plate et avons atterri dans la plaine.

D'un bâtiment vers lequel nous nous dirigeâmes, sortit un poste de soldats. Nous saluâmes ce piquet sans discerner de quelle nationalité étaient ces soldats. Ils nous dirent : Nous appartenons à la Compagnie. (Ils disent cela en anglais.) Le chef nous fit entrer dans le bâtiment, nous posa des questions, nous fit remplir des fiches, et nous proposa de faire garder l'avion par deux soldats. Il ajouta que nous tombions à un mauvais moment, et que les autorités, très occupées par de

graves questions ouvrières, ne pouvaient nous faire l'accueil qu'elles nous eussent réservé en d'autres temps.

Après ces formalités, nous avons été à pied dans la vallée. Nous rencontrâmes un homme que nous avons vu la veille dans la cabane, et qui nous dit qu'il parlait français. (Il avait voyagé beaucoup autrefois).

Nous avons marché avec lui ; et à mesure que les choses apparaissaient, nous l'interrogeons, et il nous répondait.

En passant devant les docks, hameau de larges constructions massives et aveugles, nous lui demandâmes qui il était.

— Nous sommes les ouvriers qui travaillent à l'extraction et au raffinement du pétrole. On travaille douze heures par jour pour dix dollars par mois, et la vie est chère. C'est impossible de vivre. On vit par hasard. Je sais bien que c'est pa-

reil dans toutes sortes de coins de la Chine, de l'Inde, de l'Indochine, et de l'Indonésie. Partout en Asie il y a des gens aussi malheureux que nous — sauf en Sibérie.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Pour les riches. Des étrangers, et des riches d'ici. Mais les riches sont toujours des étrangers. Nous vivons pour eux, mais...

— Mais ?...

— Nous vivons aussi contre eux. Vous avez vu, sous le lac qui est le père et le bienfaiteur de la vallée, les maisons bleues et les maisons blanches, comme celle-ci, et comme celles-là, là-bas ? Alors, vous savez comment se présente la guerre. Les maisons bleues sont plus petites, mais il y en a beaucoup plus.

— Pourquoi travaillez-vous ?

— Pour ne pas mourir de faim.

— Vous ne pouvez pas partir ?

— Non. On est trop pauvres. Et puis, il y a, à la sortie de la vallée, des agents qui ne laissent pas passer. Ils fouillent les trains qui vont d'ici vers les villes.

— Les gisements sont à qui ?

— Aux seigneurs étrangers.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils les ont pris. Ils sont venus de loin. Un jour on en a vu un, tout seul. Il a questionné les gens qui étaient ici. Il a cherché par terre. Il a trouvé le Pétrole. Ils nous ont pris nos terres pour avoir le pétrole. Puis ils nous ont pris nos bras pour avoir le pétrole.

— Les terres étaient à qui ?

— Les terres sont à tout le monde, et nos bras aussi sont à tous. Ils ont pris cela pour eux seuls, avec des armes. Une nuit, un étranger a été tué. Qui l'a tué ? Nous le savons, et nous savons aussi qu'à partir de ce jour-là, ils se sont installés ici. La

Civilisation a daté son droit de l'heure où elle a assassiné. Donc, elle a mis ici son droit, et au milieu, un agent, un fonctionnaire impérial et royal, qui a le plus grand palais entouré de toute une architecture de gardes, de gendarmerie, et de mitrailleuses.

— De quelle nationalité êtes-vous ?

— Je ne sais pas. Nous sommes à la Compagnie, qui est du monde entier. La police qui règne ici appartient à tous les grands pays. La gare du chemin de fer qui fait de cette région un morceau de tous les grands pays, est un piège monstre contre nous. En un clin d'œil, le rail déverserait ici une armée et ses bagages de fer. Il y a, par là-bas, presque enterré, un canon énorme qui a l'œil sur nous. Ici, c'est un centre d'industrie, un enfer de l'humanité.

— Et vous ?

— Moi, je suis quelqu'un qui voit.

— Un illuminé ?

— Oui : quelqu'un qui voit clair.

Il continua : Il y a trente-cinq maisons de riches. Des familles ouvrières, il y en a mille. Ce que veulent ces mille, les trente-cinq ne le veulent pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il montra par delà l'enfilade des deux pentes, dans la hauteur, comme s'il montrait le paradis, une crête horizontale.

— Là-bas.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le pays de l'au-delà ?

— Il y a un peuple libre. C'est extraordinaire, mais ça est.

— Nous y avons vu un cortège qui chantait.

— Oui; par-dessus l'écrasante tâche qu'ils mènent, ils chantent la liberté.

— Savent-ils que vous existez ?



— Si, ils nous connaissent ; si, ils nous attendent. Il est arrivé que des messagers ont pu descendre cette muraille de roc.

— Comment ont-ils fait ?

— Il y a toujours, dans le grand nombre, quelqu'un pour faire l'impossible. Un jour un messager est tombé. On a pu aller jusqu'à son corps et avoir son message. Personne de nous n'a pu monter.

— On ne peut pas y aller en tournant ?

— Non, il y a des armées et des polices qui gardent. Pour passer de ce bord-ci à celui-là, il faudrait être un géant grand comme un nuage.

Il tend la main, et on croit voir le géant projeté par ses yeux d'illuminé se dessiner dans l'espace, avec sa tête et sa poitrine de nuées et d'orage, et ses longs bras efflochés, moirés et nacrés de lumière — parce que celui qui le montre est un illuminé.

— On ne peut pas faire un chemin ?

— On ne peut pas, mais on *pourrait*.

— En rêve ?

— A la fois en rêve et dans la réalité. Autrefois, les ouvriers, travaillant pour eux-mêmes, ont commencé à amorcer un pont au pied de la montagne de la Tour (ce pic pareil à une colonne qui marque, de notre côté, le bord du précipice), dans un énorme effort qu'ils ont fait ensemble un jour. Mais les maîtres n'ont pas voulu. Le pont a été interrompu, et on voit le commencement de la charpente qui sort de la montagne comme un os de fer. C'est la lutte, entre les ouvriers qui voudraient boucher le gouffre, et les maîtres qui voudraient le creuser encore si c'était possible. La question, pour nous autres, c'est de passer d'ici, là. Ça paraît simple, mais c'est le destin tout entier.



— Pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes le pont ?

— Ils attendent que nous nous délivrions nous-mêmes.

— Mais ils ne vous aident pas ?

— Si, ils nous aident.

— Qu'est-ce qu'ils font pour cela ?

— Ils vivent et ils brillent.

— Qu'est-ce qu'il arrivera ?

— Un jour, nous passerons. Autrefois, les Mongols, vous savez, leur pays (pas loin d'ici), c'était un cirque insurmontable de rocs. Ils ne pouvaient pas en sortir. Ils en sont sortis en faisant fondre les palissades des montagnes avec leurs feux de forge. Nous sommes quelques illuminés en qui brûlent la logique et la justice, qui voyons par-dessus les résignés, par-dessus les dos, les nuques, et les têtes penchées. On passera tous un jour. Le géant sortira d'où il est.

— Vous n'avez peur de rien ?

— Oui, j'ai peur. Pas des seigneurs, pas des ennemis, mais des faux amis. Des beaux parleurs qui brouillent les mêlées et font qu'on ne se comprend pas.

— Alors, il y aura la guerre ?

— Il n'y aura pas : il y a. Il y aura la fin de la guerre.

Après un silence, il a repris :

— Demain, ça va peut-être changer.

Pendant la nuit, alors que nous étions à terre, nous avons voulu, tous les deux, voir ce commencement de pont qui a été jeté.

C'est au clair de lune que nous nous acheminâmes vers le bout fermé de la vallée. Un fouillis de petites étincelles nous indiquait les maisons qui étaient sur la pente, et de phosphorescents colliers de perles étalés au fond, situaient quelques demeures princières.

Nous arrivâmes, en suivant la chaussée parallèle à l'axe du vallon, à un terrain accidenté. Soudain le mince et formidable pilier d'ombre qu'ils appellent la montagne de la Tour, se dressa et, en face, au delà des ténèbres creuses, apparut la muraille cyclopéenne de l'autre pays, faite de blocs noirs et de pans d'ombre.

Nous avons vu alors, à la base du pic (d'en bas il s'épointait comme un clocher), se découper, aussi nettement qu'au rayon bleu d'une fusée éclairante, le départ d'une arche monstrueuse suspendue sur les abîmes et arrêtée là, tronquée, par ceux qui veulent les abîmes.

Ce moignon de chemin pesant qui essayait de sortir de la montagne, c'était le geste ébauché du géant. A ce commencement cassé on accédait par une large chaussée. Mais défense d'y travailler, et personne ne gravissait cette chaussée.

— Tu te rappelles ?

C'était impossible de ne pas se rappeler (à combien de milliers de kilomètres d'ici), la vaste chose qui gît, les larges quartiers de pierre qu'avait commencé à entasser pour sortir du pays creux, l'effort désespéré des hommes réunis, — lorsque les ombres terrestres ont entrepris la conquête du ciel.

— La Tour de Babel.

Il fait beaucoup de vent, et le vent nous force à crier.

— Toujours commencée, mais jamais finie !

— Mais toujours recommencée !



Maintenant, en plein jour, sur la plaine à côté de l'avion, nous sommes debout

tous les trois. On va monter. L'ouvrier va monter avec nous. On est bousculé par le vent.

— C'est comme ça, ici, dit l'homme : le pays du vent, le pays où le vent arrache les plantes des jardins et empêche des journées entières, par sa pesée, d'ouvrir les portes des maisons.

Le bruit du moteur grossit ; l'avion enfle sa sphère.

Avant de démarrer à toute volée dans l'obusier qui se jette lui-même en l'air, l'homme dit qu'il n'a jamais été qu'en automobile.

Il y a une différence ! Ça commence comme l'auto quand on se lance et que les roues s'engrènent encore au sol. Mais l'auto, qui terrasse la route, vous frotte les yeux aux choses toujours proches. Celui qui est au volant terrestre passe son temps à se cogner les regards, et improvise sa

ligne instantanée au milieu des détails durs. C'est plus un tireur qu'un coureur. Il lui faut doubler exactement, d'un jet, la file continue de l'obstacle qui sort de terre. C'est le contraire du jeu de quilles : roulant à travers, ne rien déranger. Attention ! on reçoit les coups qu'on donne et tout ce qu'on touche devient explosif. Mais pour nous, les aviateurs, ce n'est plus la continuelle obéissance frénétique à l'objet extérieur. On est beaucoup plus libre parce qu'on est soumis à de bien plus grandes dimensions. Il se fait un décalage de mondes extérieurs. L'avion hisse son poids, que sa force change en légèreté, dans le monde de la multiplication. On ne voit presque plus où on va, les objectifs sont noyés dans l'étendue. Les obstacles invisibles : différences de densité et d'agitation du milieu que la grande vitesse empâte et solidifie, on ne les évite pas, on les

absorbe. L'obstacle n'est plus qu'en nous, comme la vitesse n'est plus qu'en nous. On n'aperçoit plus l'un ni l'autre sur les choses, sinon au commencement et à la fin.

Plutôt, je l'ai dit, un bateau, mais pas celui dont l'hélice patauge dans l'eau enterrée : un bateau à travers lequel passerait l'océan, par torrents, un bateau faisant éternellement eau de toutes parts, ardente épave toujours neuve.

Nous avons d'abord tracé une circonférence au delà de l'estuaire de la vallée, au delà des postes de police qui foisonnent autour de la gare et gardent le seuil du pays en longueur. Des détachements de troupes ont levé leurs têtes pour suivre le galop que nous faisons dans l'immense hippodrome translucide.

A présent, nous nous superposons au désert.

De cette terre rude et grise, un petit

morceau s'est mis à remuer. Ayant piqué, nous avons discerné une troupe triangulaire qui ponctue le sol comme un vol d'oiseaux migrateurs ponctue le ciel, et en avant de cette troupe, se détachant, un point humain. Notre compagnon auquel je montrai le frêle fourmillement avec ma main énorme — écrivit sur un bout de papier : Prospecteur.

C'est l'homme qui vient avec une lanterne, à l'avant-garde de la civilisation. Il cherche le nid du Feu. Tout le monde le cherche. Mais lui cherche mieux que les autres, parce qu'il est riche, et il trouvera plus.

Puis nous sommes rentrés dans le ciel allongé de la vallée. Nous avons surplombé le seuil mouvementé, avec la ligne organique du chemin de fer et les bâtiments roussâtres aux longs toits jumelés ; nous avons surplombé le lac tout lisse



coulé dans la cuvette des rochers, et où le soleil étend de la neige, et les dés minuscules des maisons semées à profusion sur les pentes, et les usines où sont les prisonniers, et les villas où sont les princes — jusqu'à la Montagne Tour et le tronçon du pont de cauchemar dont la cassure poursuit le vide. Toute la civilisation qui, partout, est cachée sous les fleurs, il y a des moments où on la voit qui débouche à nu comme d'un égout.

Puis nous sommes allés au bout du cirque de montagnes dont ils ne peuvent pas sortir. Nous avons monté, nous défendant contre le trou démesuré qui nous happait. Nous avons voisiné avec le haut de la Montagne Tour. Un instant nous avons vu de près cette plateforme ronde qu'aucun regard avant le nôtre n'a foulée. On dirait que la surface lézardée et vertigineuse se balance dans le vide, et, à

partir d'elle, la montagne lisse semble se rétrécir et s'enfonce en pointe pour se planter dans les couches inférieures : un cône démesuré piqué par terre (c'est la forme exactement contraire à celle qui se soulevait au-dessus de nous lorsque nous étions à terre à son pied). Nous arrachant de là, nous avons dominé le pays voisin, celui où on ne peut pas aller. Ici un village, là un champ. Nous vîmes cela à travers notre compagnon, à travers le splendide désespoir avec lequel son regard se mêlait à ces choses s'étendant en simplicité. Puis on a laissé là le paradis de simplicité.

On voit ce qu'il pense : « Eux, nous ».

Il a écrit sur un papier : La Compagnie, elle s'appelle Jupiter.

Je me rappelle. Tout en haut de la ménagerie de la Banque, dans la cage de verre où est la tête de la Banque au méca-

nisme simpliste et complexe, l'homme blême que j'ai vu, c'étaient les lettres d'or de ce mot qui se posaient sur lui. (Et ça me parut ridicule et terrible, ce nom mythologique sur ce monsieur.). Ici, c'est lui. Cette évocation d'une tête rattache les mondes les uns aux autres, et fait une unité de vertige.

L'ouvrier ficelé à son siège s'agite et regarde fiévreusement en bas, d'un regard qui pousse les choses, parmi l'étendue centuplée et les hommes grands comme des 1. Il y a du nouveau, qu'il cherche. Tout d'un coup, il dit (avec le crayon) : « La grève... »

Et son bras pend vers le décor sur lequel notre ombre passe et repasse comme le pinceau d'un peintre. Il a montré l'amas de parallépipèdes des raffineries. Mais on voit là de la fumée qui sort, et des choses qui tournent : elles travaillent. Où

est-elle, la grève ? La voici. On la mesure de l'œil. Elle occupe, en long et en large, l'espace d'une rue. C'est un corps d'une centaine de personnes, ancré là, impérieusement. On ressent son immobilité désespérée. Toute grève est une grève de la faim. Cette immobilité fait tache dans le remuement de la morne fête journalière qui traîne (la vie de tous les jours), dans la danse tranquille, grave et utilitaire, de la foule. Je suis des yeux cette mise en scène qui tremble à travers une hélice.

Le cortège des réfractaires se déplace tout d'une pièce et vient se poser sur le terrain où sont les volumineuses prisons du travail. La sirène a résonné. C'est le seul cri de la terre qui projette sa pointe assez fort pour qu'on l'entende d'ici. Et maintenant, penché hors de la carlingue, comme d'un garde-fou, je contemple à pic.

Les portes des usines ont dû s'ouvrir et il s'en déverse pour la sortie de midi un flot qui s'écoule devant le carré des grévistes.

C'est cette surface des indifférents, c'est ce poids décisif, qu'il faut faire rouler du côté de la résistance et du refus.

Justement, voilà. Il y a le dessin très net d'un orateur, monté sur quelque chose, et au geste de semeur. Il y a des appels, des disputes, des cris, qu'on n'entend pas mais qui se traduisent à nos yeux en agitation, en ondes, en nappes concentriques. Densités de bagarres sur deux points. Déblaiements. Tout de suite, la simplicité essentielle des faits se trace à mes yeux. D'ici, on épèle distinctement l'événement : le choc de ceux qui appellent au secours et de ceux qui repoussent l'appel, en présence de la foule en suspens, la foule toute-puissante, qui

porte avec elle la force motrice des événements et la victoire.

Je confronte la superficie des énergies : le noir des grévistes, son grossissement par le pourtour, et le noir de cette partie de la masse qui continue à s'écouler dans la rue, abandonnant le drame. On voit la bataille de chiffres qui s'engage (toute bataille est une bataille de chiffres), l'émouvante mathématique. On voit l'hésitation et la peur, et au milieu, les haines, aux prises, des agitateurs et des briseurs. C'est une question de quantité ; c'est une question de force de haine.

La révolte a dessiné une avancée dans la masse. Des travailleurs sont arrachés au travail. La foule qui passait s'effrange sur les bords, se déchire, ne se disperse plus tout entière.

Pourtant, le temps s'écoule, et le mouvement de désorganisation se propage de

moins en moins vite. On avait pu croire que l'inertie serait ébranlée totalement, mais l'inertie est trop lourde pour que la soulèvent quelques pauvres bougres d'apôtres qui brassent l'air. Cette force de la nature n'est pas encore pour eux. L'espoir tombe. Le carré des grévistes ne s'élargit pas assez vite. On enregistre ce ralenti tragique qui oppresse et étouffe. Supplice de lenteur, vertige de lenteur, comme dans ces cauchemars où l'on ne peut pas assez vite fuir pour éviter l'écrasement, ni assez vite trouver la porte de la chambre où on est enfermé avec la mort. Ils ne sont pas assez. Ils sont condamnés. On voit distinctement le grand corps qui cherche sa propre forme. C'est une longueur et une largeur. C'est un immense rayonné qui s'étale et se moule dans une place et plusieurs rues. Il essaye de s'agrandir bout à bout selon la loi des

organismes élémentaires, et on voit que l'être spacieux n'a pas ses dimensions, est mutilé. Il est transparent et on distingue à l'intérieur de ses contours, le remuement de toutes ses cellules. Mais ces cellules sont dissociées : elles se courent après, ou gravitent autour l'une de l'autre, et il y a du vide entre elles. Tous dépendent de chacun et chacun dépend de tous. Le pullulement des atomes vivants tisse constamment les bords. C'est une foule qui veut être la foule; sa vraie forme, c'est l'immensité.

Le corps collectif en pleine lutte cellulaire qui porte en lui le plan du changement des choses, cherche à acquérir cette taille normale infinie, à se guérir de l'éparpillement et du désordre, à être l'ensemble. S'il devenait la masse des esclaves, il serait le maître du monde — il couvrirait les terres émergentes comme la mer rem-



plit les trous. Quand les sages arriveront-ils à utiliser le poids de la mer et la force des tempêtes ! Mille forces, qui s'étagent du concret à l'abstrait, divisent les éléments de la société pointillée, et cette image-ci, précise comme une épure, marque d'un bout à l'autre le degré de conscience des masses, et le diagramme du règne de l'esprit.

L'homme, crispé à regarder, a ses deux poings qui se serrent. Il a fait le calcul en un éclair. Il griffonne éperdument sur un papier qu'il nous met sous le nez :

— Déposez-moi à terre.

Sa bouche remue. Il parle ou il gémit, et tremble. Il n'est plus le même, fou d'être attaché à un piège.

Il écrit encore, et nous montre ce qu'il veut :

— J'en ai assez de planer. Je veux qu'on me rejette dans le tas.

Mais on ne peut pas atterrir comme il demande. Toute la dépression de la vallée est pleine d'entre-choquements de souffles. Dans ces vagues, ces courants, ces zigzags du milieu ambiant, on a les yeux tamponnés, on avale de rudes gorgées, et on sent jusqu'aux reins l'effort musculaire qu'on s'applique pour maintenir la ligne droite. Et puis il y a des pentes et des dénivellements qui nous interdisent d'approcher, et, en bas, sont semés des récifs de maisons, de rocs et d'arbres. On rôde en rond cherchant où se poser, comme un vautour. Cela nous pousse hors de la vallée, au-dessus des solitudes pâles et grumeleuses.

— Là-bas ! Regarde ! Lui !

Le point humain qu'on finit par voir, se détachant sur le fond crayeux où s'entremêlent des pistes, n'est pas de la même espèce que le chercheur perfectionné

qu'on avait repéré. On est plus près. On remarque qu'il se hâte et fait des détours. C'est un fuyard. On le voit parfois zigzaguer comme un ivrogne, d'arbre en arbre. Avant d'arriver aux croisements, il s'immobilise (il épie), puis repart. Cette fuite doit être éperdue dont l'image monte, majestueuse et pacifique, jusqu'à nous.

Ce port rempli jusqu'au bord de barques blanches aux voiles noires pointues, c'est le cimetière.

On a vu deux tronçons de troupes, deux bouts de ruban grisé, l'un ici, l'autre là. Ils manœuvrent dans les parages du point errant. Et il est très visible que ce sont les poursuivants.

Il a rebroussé chemin. L'ont-ils vu ? Non sans doute ; sur terre il suffit de peu de chose pour intercepter la vue. Ils sont assez loin de lui. Mais ils savent qu'il est là, ils rôdent à tâtons autour. Chaque

troupe est d'une dizaine d'hommes. Les lignes des chemins où se passent les phases de la chasse sont cachées les unes aux autres par ces reliefs que nous ne pouvons, nous, que comprendre. Il faut bien admettre qu'ils ne se voient pas — et à un moment donné, ils ont été très proches (comme les terrestres ont la vue courte !).

Une des troupes s'est divisée en deux, pour explorer un mamelon. Du haut du mamelon, sans doute ils l'ont vu, car ils ont descendu, et se sont postés, derrière des bouquets d'arbres, sur le chemin qu'il doit suivre. Toutes ces araignées tirant des plans autour de ce moucheron, cela angoisse et pèse sur le cœur.

Lui, allait très doucement, sans doute à bout de forces, et est tombé sur eux. Ils l'ont entouré et l'ont entraîné, sur ce chemin, sur celui-ci. Le cimetièrre. Ils sont entrés dedans et se sont arrêtés au milieu,

au rond-point. Ils l'ont mis en face d'eux. Nous avons vu le tout petit éclair.

Il a changé de forme, s'est recroquevillé. Il s'est traîné, s'est relevé, a tourné, comme on danse. D'autres éclairs ont pailleté le groupe. Le corps a alors grandi à nos yeux parce qu'il s'est étendu par terre au-dessous de nous. Alors, on a vu que cette chose étendue avait une robe. C'était une femme. Un personnage énorme et immobile qu'on ne comprenait pas très bien était en face et se détachait parmi les autres.

Ce grand drame minuscule qui s'est passé ainsi sur un coin de la terre, n'a duré que quelques minutes.

Notre avion fut secoué par un cri. Il m'a semblé qu'un être exaspéré et tenaillé de honte a pris ma place. Nous descendons. Nous ne pouvions pas descendre plus tôt. Nous descendons par la pente effroyable

de notre poids. L'homme touche et tourmente dans sa poche un objet long. Un revolver? Non, un couteau muet.

Il faisait un jour gris et triste sur ce point où on a sombré. On entre dans le cimetière, parfaitement vide et mort. Un seul corbeau y criait, qui s'envola devant nous, faisant dans l'air une guirlande noire ; puis il se posa sur une croix blanche, tout noir, le pauvre diable.

— La voilà.

Tout autour d'elle, c'est piétiné. Sous elle, c'est mouillé. Elle est tombée dans une flaque. Non, c'est la flaque qui est venue. On dirait qu'elle est couchée sur un drapeau rouge. Elle a un crachat sur la figure. On le voit très bien, ce crachat qui s'étale, au milieu des trous noirs qui la font grimacer. Sur son ventre est posée une pancarte sur laquelle est écrit en français : *Avis aux bolchéviks !*



On murmure :

— Elle est effrayante !

— Si vous saviez comme elle était belle ! dit l'homme.

Devant elle, il ferme les yeux pour la voir, et dit encore :

— Quand elle souriait, tout le monde se taisait.

— Qui l'a tuée ?

— Mais vous l'avez vu : Des officiers — ces policiers qui sont venus ici, chacun au nom d'une boutique nationale.

— Comment l'ont-ils tuée ?

— Ces messieurs se sont servi de leurs revolvers.

— Et ce grand être qu'il y avait là ?

— C'était un appareil de cinéma. Ils font tout filmer. Pour le public de la ville, là-bas ; et pour la police.

Il ne faisait pas un geste, parlait d'une voix très calme, à peine un peu trem-

blante. Il était sombre et précis, mais on voyait qu'il vivait dans un cauchemar neuf. Il s'en alla.

On s'est regardés, Béloir et moi.

— Faut partir de ce pays.

— J'comprends. Mais c'est pas possible, tu le sais bien.

« Nous devons rester ici pour la radio et la transmission d'images. Ça va venir d'un jour à l'autre. Alors on ne peut pas bouger de la zone où on est, tu le sais bien. Et puis, nous en avons pour huit jours à faire la mise au point de notre taxi, à nous deux. Tu sais le boulot qu'il y a. Alors, pourquoi dis-tu : « Allons-nous-en ! »

Soit... Mais on ne descendra que par coups inopinés et aussi loin que possible de la grande ville que l'espace couve quelque part sur la ligne du chemin de fer. On n'approchera pas de ces gens-là. En atten-



dant, — que veux-tu, — survolons ce pays de pestiférés...



Nous sommes repartis en l'air. Tandis que pour les humains nous diminuons, pour nous, nous grossissons. Notre tank atmosphérique s'enchaîne et s'embobine dans la bande d'espace qu'il forge.

Grâce à la vitesse, nous ouvrons tranquillement nos bras sur le monde. Nous élargissons les horizons élastiques. Il résulte de notre glissade dans les verrières du soleil, le déploiement, à l'envers de nous, d'un tableau multicolore sans fin. Un tableau qui n'est pas peint comme un tableau, mais peint solidement en profondeur et en vertige, avec des couleurs volumineuses. Si nous montions très haut, le panorama que déroulent nos yeux

se décolorerait cinématographiquement.

Une grande agitation remplit le cercle terrestre auquel nous sommes liés. Les événements semblent se précipiter. Sans doute, voilà longtemps qu'ils s'élaboraient par en dessous, et ils sortent en cet instant du subconscient de l'histoire. La vieille histoire et la vieille nature ne font pas de sauts ; ce sont nos moyens d'enregistrement qui en font.

Au milieu du violacé des lointains, autour des couvercles rouges ou bleuâtres des maisons, à côté du noir des bâtiments, dans le vert végétal et le gris minéral —, la guerre se pose par deux plaques architecturales placées l'une en face de l'autre sous notre regard totalisateur.

Les trains qui se succèdent s'arrêtent, tout noirs, et déteignent sur la plaine grise. Cette ligne tentaculaire qui brille comme si elle était en argent, donne vie et

force aux maisons blanches. Ce qui reflue de l'est, ce sont les hordes envoyées par les grands pays. La foule qui descend des convois, c'est de la troupe ; on le voit à la forme qu'elle prend. Elle se condense à terre par dépôts rectilignes, par carrés. D'une zone en mouvement s'ébauche une plantation de bosses régulières, le relief manufacturé d'un camp. La gare rend non seulement des gens, mais des choses qui, lentement, se rangent, elles aussi : cela a bientôt une symétrie de culture. Ce sont des vivres et de la munition. Notre regard qui tombe là-dessus comme un fil à plomb, suppute le temps qu'ils mettront pour consommer cette colline.

Là-bas, pas très loin, sur les pentes sud de la vallée, en arrière de la ville bleue qui s'étend en longueur, autre figuration typographique : La portion de la masse ouvrière qui est sur pied de guerre. Ce n'est

pas une foule pareille à celle des gardiens de l'ordre établi. Elle est plus tourbillonnante. Elle n'est pas carrée ; plutôt en rond. Plus d'agitation, moins de stabilité géométrique.

Sur le fin tissage de l'univers, criblé des accessoires microscopiques de la vie publique : chemins, places et bâtiments, on dirait qu'une rosace palpitante se dessine à travers une mousseline brodée de motifs mobiles. Le grisé humain converge au point central et en repart par effluves. C'est un dessin kaléidoscopique qui rappelle un jeu de pignons coniques engrenés. Ce point central, c'est le chef, ou plutôt, c'est cette rosace qui est lui. Il est le chef de chacun, l'accumulateur des énergies de la foule, le lieu géométrique. Importance volumineuse de cet homme dont chacun, tour à tour, a besoin. Il est aboutissement et point d'appui, il est le chef

organique. J'ai vu avec mes yeux la loi du commandement révolutionnaire : le vrai chef est celui qui obéit aux aspirations profondes de la masse, celui qui a, servilement et superbement, l'instinct de tous.

Le regard supérieur, le regard cérébral qui déblaye les données de la révolte irrégulière et exaspérée, et celles des alignements de palissades hérissées d'acier, constate : Les révoltés sont deux fois moins nombreux que les troupes. Ils sont coupés de tout secours, acculés entre leur insurmontable frontière et le front mécanique de l'armée de l'ordre. Ils n'ont ni les moyens de vaincre, ni les moyens d'user. Ils sont vaincus d'avance. Ils n'ont pas su être assez nombreux. Cette foule sera punie de n'être pas la foule.

D'en haut, la raison gouverne les spectacles, et on règne de regarder tout.



Descendre : se rejeter dans le tas, comme disait l'autre, avoir chaud des hommes ! Le choc continu de la descente. La vallée se hausse et nous tend en un clin d'œil le terrain polychrome et articulé. Au-devant de notre ligne oblique qui s'engouffre, les choses d'en bas se ruent. Nous y sommes tout de suite, nous qui avons, comme dit Béloir, la distance dans notre poche.

La rencontre à retardement avec le sol a lieu à l'embouchure de la vallée. Nous avons dit aux hommes de garde, le premier jour : « Nous faisons des expériences. ». Alors, nous avons toute liberté d'allée et venue. Nous gagnons à pied l'îlot des grévistes. En chemin, nous voici de nouveau parmi les hommes concrets, en méfiance des uns, en quête des autres.

Celui-là, celle-ci, qu'on rencontre, on ne sait pas ce que c'est...

On finit par arriver. C'est là. Voici un homme, puis deux autres hommes. Cela paraît étrange, de les voir ainsi isolément, ces fractions de la foule. Comme ils tiennent de la place ! Ils présentent chacun une image excessive et embarrassante. On pense à une opération artificielle de grossissement. Il y a une drôle d'expression : Grandeur nature. Elle est employée à faux. Lorsqu'un être vivant, dressé en face de vous, vous accapare et vous obstrue la vue, il est plus grand que nature : on est alors deux géants fictifs au milieu de la vie.

Il faudrait s'arrêter longtemps devant lui, puis devant lui, et lui, pour les connaître, et c'est une tentation...

Voici le chef. Et alors, l'impression que j'avais, bascule, et ça devient tout le con-

traire : Cet homme centre et animateur, est un jeune homme comme un autre. Il m'apparaît petit, dépersonnalisé, déguisé. Je cherche à voir sur lui qu'il est le chef, et je ne peux pas.

Nous venons à eux les mains tendues, et ils nous parlent. Ils nous accueillent avec trop de confiance. Cela m'offusque : des inconnus comme nous, en pleine guerre !

A mesure qu'on va de l'un à l'autre et que l'on cause, on perd de vue la situation réelle, telle qu'elle nous est apparue comme sur la page d'un livre, avec ses strictes délimitations et ses capacités — présentant son évidence avec elle. Maintenant, nous sommes dans la maladie, la folie de la terre. L'esprit est bousculé animalement.

De près, on voit ce qui diffère de chacun à chacun. C'est sur le dessus, devant l'œil. Disparate des traits des figures, des



habillements, particularités de tempéraments, d'opinions, de mobiles, même entre les rangs des combattants. L'un parle de sa femme et de ses enfants et dit : « Me venger ». L'autre tremble encore de la colère et de la souffrance avec lesquelles il a repoussé sa compagne qui le suppliait d'être lâche. Un autre, dont une ride, fixe comme une cicatrice, barre le front, fait ce qu'on lui dit, sans savoir pourquoi. Mais cet autre, énergique et grave, sait simplement la place qu'il a dans l'ensemble, et voit de haut. Il pense visiblement que lorsqu'il y a de la discipline, chaque soldat de la révolution est un général.

Malgré celui-là et ceux qui lui ressemblent, quand le nombre se déchire en unités et qu'on est au milieu, on perd pied. Ce qu'on voit bien en haut, on le voit mal en bas.

Une conception collective n'a pas de peine à naître, mais combien elle en a à persister à travers les faits ! Elle porte une force de dissociation dans chacune de ses bases individuelles. L'instinct naturel engage à l'isolement ; l'union organisée, elle, sort d'un raisonnement. Il faudrait que la raison fût toujours tendue ; et il y a la trahison de la fatigue. Une foule unie est une foule de génie.

Mais ici, voici une poussée qui brasse ce désordre. Unis, ils le sont, coude à coude, de force.

On me montre un journal, on me lit un passage de la feuille bien pensante : Le communiqué sur le meurtre que nous avons vu : « Cette femme a pénétré dans le Poste de Commandement, le revolver au poing, comme une furie, et a tenté d'assassiner un capitaine français et deux honorables majors britanniques. Ces mes-

sieurs, mis dans la nécessité de se défendre, ont blessé leur agresseur qui a succombé dans la soirée, malgré les soins qui lui ont été prodigués par ses généreux adversaires. »

Ce journal, scrupuleusement vendu au pouvoir et entraîné par son zèle, ignorait l'existence du film lorsqu'il a improvisé pour le mieux ce compte rendu. Et justement le film a été arraché aux Blancs dans une échauffourée. On m'entraîne dans un sous-sol où on le fait passer à l'écran. Il passe au ralenti (il a été fait pour cela), et dure quelques minutes.

On voit de très près, la face et le buste de la femme acculée qui s'appuie à une grande pierre tombale — elle est dressée de toute sa hauteur, le masque hautain et méprisant. Sa main se lève très lentement pour protéger sa figure. Mais la balle va un peu plus vite et arrive avant. On voit

la marque qui se pose sur la peau du front avant de trouer l'os. Un rictus qui tourne lentement en grimace, la bouche qui s'entr'ouvre, s'ouvre ; on voit le cri qui y roule. La main, qu'elle n'a pas levée assez vite, s'arrête, reste en l'air. Une autre marque annulaire apparaît sur la joue, et une balle creuse sa place. Une autre. La figure en ruines se penche en arrière par saccades. Le corps fléchit, devient courbe et descend. L'objectif photographique le suit et repêche continuellement la forme. Un pied se place devant l'autre, le dos du talon par terre. Elle s'étend avec nonchalance et s'abaisse, comme si elle était dans l'eau. La voilà allongée par terre. Une main, avec la manche encerclée de galons, pose sur le corps un écriteau, après avoir placé celui-ci de face pour que l'appareil le voie bien et le montre distinctement : *Avis aux bolchéviks !* Puis la nuit tombe.

Un grand souffle chaud a passé, la brûlure des cœurs. C'est une unité de fureur et de brasier qui se façonne autour de la logique de la guerre des classes. Oui, certes, il y a des poids morts d'ignorance, il y a des gaspillages et des brouillements de discussions. Il y a les courants et les avocats. Mais tout d'un coup, à quelque impulsion, sort un cri de la masse. Ce cri organique fera faire l'impossible à des armées de forçats sans armes, parce qu'il réalisera électriquement la multitude. Le jour où le remuement de la vie sera organisé dans l'étendue, le monde sera soulevé par son propre souffle et l'emportement atteindra les armées. On prend confiance. On perd la notion dosée des chances de guerre. D'avoir raison, on ferme les yeux. Espoir désespéré : le pauvre cœur l'emporte sur la tête. On a pour soi les temps futurs. Mais le temps pré-

sent ? Qu'importe, le cri passe par-dessus le temps présent. Et, qui sait !

Au seuil de cette guerre dont on voit l'inégalité quand on la regarde tout entière du point de vue impeccable, comme on se regarde en se penchant sur un ruisseau ; au seuil de cette guerre dont le journal qu'on m'a montré écrit : « Le mouvement de grève résultant d'une propagande communiste subventionnée par l'étranger pour arrêter l'œuvre de la civilisation, est frappé d'impuissance et voué à l'avortement », — ils se mettent à chanter. La femme de la cabane, le lambeau de famille, murmurait : « Il y a les bons et les méchants ». Ils disent, eux : « Il y a les victimes et les bourreaux », et ils chantent leur ardente chanson de deuil dont les grands accents maudisseurs tombent à la lamentation, parce que c'est vouloir repousser la destinée avec la voix.

Mais pourtant la jeunesse, par places,  
met la joie de vivre dans la souffrance.



J'ai repris l'uniforme mécanique. Le saut de bas en haut, la rude caresse du gouffre retourné. Dès que nous avons versé le ciel sur le monde, la réalité, encore une fois, nous saute aux yeux : le lambeau des révoltés, arraché à cette grande masse qui parmi les tumultueux événements, dort (à peine parfois rêve-t-elle tout haut), est trop petit à côté des forces officielles. Nous en apercevons la faiblesse avec les yeux de l'intelligence. Survoler, c'est ouvrir l'intelligence, qui n'est qu'une infinité d'yeux. Dans l'accumulation des atomes de faits, des petites numériques, l'œil et l'esprit font de la synthèse de grandeur et de qualité.

(C'est pourquoi il faut à la raison une certaine dimension d'envolée pour laisser tomber un jugement sûr. Trop cloisonnée, elle divague, et la certitude ne prend forme que sur le plan international et humain). Mais la même force qui découvre le réel, découvre que l'unité, c'est le but des hommes sur la terre. Les contre-révolutionnaires la fabriquent industriellement, les révolutionnaires l'ébauchent avec leur vie.

Le vent nous tombe dessus comme une chute d'eau. Ensuite, de plein fouet, une décharge de vent contraire. Toute la batterie d'ouragan de l'horizon a donné. Notre vitesse, brusquement, recule, nous rentre dans le ventre ; puis le vent tombe et toute la machine dont nous sommes les viscères, reçoit un coup de propulsion en avant.

En cherchant la houle des hommes à



travers ces tourbillons, on a vu une fente, une scission, se faire dans le bloc déjà réduit des réfractaires. C'était dans les remous de la fin d'un meeting. Les uns tenaient pour la grève, les autres contre. On a vu les arguments s'incarner, et les idées aux prises et on a pu mesurer le poids de ces forces. Finalement, la masse noire a diminué à vue d'œil. Un groupe d'assistants s'est faufilé jusqu'au palais qui s'étale au centre du pays dans la dentelle verte. Dans la cour intérieure de ce palais, cinq personnages attendaient — qui ont reçu le rapport, ou l'hommage, des arrivants. (Comme le capitalisme est contagieux !) Cinq maîtres, cinq propriétaires de foule. Image schématique, puérile, terrible. L'histoire devient rudimentaire. C'est comme si tout recommençait, et on épèle les faits comme ceux qui apprennent à lire.

En regardant ces cinq points, je me rappelais avoir vu, une fois, à quelques centaines de mètres de hauteur, une bande de cinq requins, comme cinq virgules, transparente au flanc d'une vague gigantesque du Pacifique, tirés à la surface et dénudés par un remous qui aspirait la colline d'eau. Je me rappelle aussi avoir vu au microscope des bacilles de Koch semés comme des bâtonnets dans de la matière vivante. Nous sommes exactement au-dessus du champ circulaire d'un microscope. De cette image arithmétique de l'humanité ressort la faute de calcul des temps : Dans l'invisible de la chair, les microbes sont innombrables, mais cinq hommes comme les autres, qui sont magiquement les maîtres de tous les autres, et s'en nourrissent ! Ils se servent des autres, pour dissocier les autres, et il y a, se mettant en travers de la logique sociale, les

troupeaux d'aveugles menés par les traîtres.

Une fois de plus, les beaux parleurs ont tripoté la foule, une fois de plus, l'homme a vendu l'homme. D'un seul coup, on voit combien c'est absurde que des monologues et des mimiques d'orateurs puissent détourner la foule de la foule — et on voit que cela est. Même entre ceux qui s'étaient arrachés la première fois à l'inertie générale, on a brouillé le langage. Les malheureux ne se comprennent plus. Ils sont punis. Le géant humain reste un grand corps en morceaux — lui qui doit se mettre debout.

Les irréductibles se sont ralliés et leur colonne marche. Ils recommencent tout, à eux seuls, sur la terre. Il y a toujours quelques fous qui se jettent obstinément à l'extrême. Ce sont ces fous qui sont les sages, dépositaires du destin de la multi-

tude. C'est parce qu'une fois, dans le continent qui joint l'Europe à l'Asie, les obstinés ont poussé leur chance jusqu'au bout, que la face du monde a été partiellement changée à partir de l'époque où nous sommes.

Voici maintenant ce qui s'accomplit dans la dure mosaïque du monde, voici le destin cru : Les restes des révoltés, qui se sont reformés et mis en marche, se dirigent vers le Pont interrompu.

Ils veulent y travailler. Ils n'espèrent pas le terminer, ni même le faire avancer. C'est un geste de ralliement et de défi qui va précipiter les choses.

Mais les troupes tassées au centre s'infiltrèrent dans le fond de la vallée, qu'elles descendent ; puis, remontant plus loin, s'échelonnent en travers de la pente pour barrer la route à la foule ouvrière. C'est tout à fait comme un jeu agencé avec des

pions sur une table, un jeu d'encerclement et d'immobilisation des pièces confrontées. Mais un brusque serrement de cœur vous prend quand on se met à penser que cette vague qui rampe, c'est de la chair de souffrance bondée de sang.

Les mouvements du vent redoublent. L'espace se bouleverse en même temps que se bouleverse la terre. Je monte et me loge dans un trou du ciel, à l'affût, pour épier. Dans une échappée, entre les nuages qui traînent bas, j'ai vu distinctement, tout seul, un cavalier qui passait comme une flèche articulée — dans une hallucination, j'ai perçu le clapotement du trot — puis les premiers contacts du combat.

La masse ouvrière a pesé sur la barrière transversale des troupes, et a refoulé celles-ci dans le fond de la vallée, sans les lâcher. Les deux corps superficiels aux

formes fluentes sont collés l'un à l'autre. Et maintenant, dans l'axe de la vallée, ce sont les allées et venues des deux moitiés soudées. Des pesées en avant, en arrière. Des coups de feu crépitent des deux parts ; mais d'un côté, des éclats isolés, de l'autre, des salves. La révolte recule. Elle commence à présenter des trous, des déchirures musculaires. Son recul s'accentue.

A présent les soldats blancs se déploient sur les flancs de la colline et rabattent tous ceux qu'ils rencontrent. C'est un large balayage méthodique qui pousse pêle-mêle le gros des grévistes dans le cul-de-sac de la vallée, jusqu'au bord du gouffre. On les voit qui s'entassent au pied de la Montagne Tour et à l'ombre du moignon monstrueux du Pont mutilé.

Dans l'enceinte de misère, la fatalité se précise : le cercle armé qui brille



comme une grille de palais, et la masse vide d'éclairs, désarmée — agrippée en échelons sur les pentes fuyantes du trou.

Tu veux aller au gouffre, vas-y ! C'est cela que disait peut-être, au courant des agitations de son empire, l'homme-Jupiter niché dans le gratte-ciel.

Un jour après. C'est ce jour-là qu'on a vu la destruction des maisons. Toutes les maisons bleues, l'une après l'autre. Leur couleur les désignait. Il y a un signe sur les maisons comme au temps de l'Ange Exterminateur. Comme c'est peu de chose de jeter bas des files de maisons !

Du haut de notre hune incorporée à l'espace, nous avons vu d'un coup d'œil la panique, la peur : la dispersion hésitante, tremblante et nuageuse, de la population. Par-ci par-là, des échauffourées, des coups de feu. Le gros de la révolte

reste massé, dans l'attente du dénouement, près du gouffre qui finit le pays.

Des bombes incendiaires ont été jetées par l'armée de la Compagnie dans quelques-unes de ces maisons bleues qui sont presque entièrement en bois. Quand on a vu les équipes et qu'on a compris, quand on a vu quelque chose luire, quand on a entendu les grondements de cette voix, — ça a été comme une révélation divine. On a discerné la taille du Dieu biblique, du Dieu de dévastation, roi du dessus de la terre.

L'incendie fut d'abord petit, rare — comme un drapeau, comme quelques drapeaux. Le bois, quand il est allumé, comme il brûle avec plaisir, et comme les choses sont étrangères aux gens ! Les gens s'enfuient et refluent dans la hauteur vers le gouffre. Les familles s'accumulent contre le carré des révoltés. On dirait un amas



de bagages foisonnant autour de ceux qui restent accrochés aux parois abruptes de la fosse commune.

Le décor se noie de fumée légère, opaque et mamelonnante sur certains points. Un trou s'est fait dans une cabane au-dessus de laquelle nous nous trouvons et que nous percevons dans la buée. On s'est laissé glisser vers ce toit défoncé. On passe tout près, aussi près que possible, comme un souffle. Et ça nous a rendu un souffle de mort. On voyait à nu les entrailles de la maison, le foyer de la famille éventré ; cet intérieur était environné d'éclairs. Deux corps, les bras étendus. Deux femmes — peut-être les deux femmes de toujours, celle qui était malheureuse et celle qui était heureuse, la malheureuse qui a rencontré déjà la vie ; l'heureuse qui l'attendait encore. Je me vois tué au milieu des miens — et Marie est tuée...

Union féroce du fait social et de la personne (qui dans ses puérils mirages intellectuels, se croit indépendante) : social met la griffe sur le corps jusqu'au fond de l'âme.

En se renvolant dans le haut, à travers les nuages artificiels où l'on voit par plongées, on a distingué le déversement des Blancs qui viennent de l'est avec une patience régulière. L'est se fond en hommes. On voit les drapeaux nationaux portés par des milliers de pieds — l'Anglais, le Français, l'Américain, l'Italien, battant de l'aile ensemble vers ce nid d'ouvriers qui veulent se libérer.

De la foule du travail concentrée vers l'ouest, aux abords du trou frontière, cri de misère, et, déjà, cri de faim !

Cette rumeur, on l'entend parmi le bruit du moteur comme on voit parmi le tournement frénétique de l'hélice, les

paysages livides aux longues traînées noires. Le bruit du moteur, ce n'est pas du bruit, c'est une cage. A travers les barreaux du bruit, le cri roule vers l'ouest. Il chante et il pleure le salut, le salut qui est de l'autre côté de la frontière, là où vivent les frères, vainqueurs, eux, dans leur secteur de mappemonde. Mais, avant eux, il y a le gouffre. Nous ne sommes que des frères, nous ne sommes pas des magiciens.

Plus que jamais à cette heure, j'aurais voulu, et lui aussi, fuir ces lieux d'abomination. Mais nous y sommes attachés. C'est dans ce compartiment du ciel que nous devons croiser pour recueillir l'émission (pourtant, l'espace est traversé de signes météorologiques menaçants).

Et puis, de vrai, nous pourrions partir que nous ne partirions pas, sans doute — retenus par l'espèce de passion, ou par

l'espèce de devoir, d'être des témoins d'horreur.

N'est-ce pas, autour de nous, comme aux temps des grandes origines, la punition des hommes (leur péché originel d'obéissance, et leur crime de dispersion) dans cette apocalypse capitaliste sur une terre asiatique encore vierge !

A la base du panorama, la ligne de l'incendie. Ce socle fume tout droit et plante un rideau effiloché. Le théâtre de la catastrophe se grise à cause de ce voile qui ondule, posé sur l'horizontale. Un vent de deuil couvre le pays. Mais je n'entends plus les voix de la terre, j'entends à peine le tapement des deux cents pistons, parce que j'ai aux oreilles les écouteurs spéciaux de T. S. F.

Le soir vient et il se barre en bas, de traces fauves. La nuit. L'incendie brûle la nuit. Le quartier en longueur des mai-

sons basses est rouge comme du fer rouge. Nous faisons des circuits là-dessus, heurtés à l'inconnu noir, comme un météore de détresse, d'impuissance, d'inutilité, avec notre lumière qui n'éclaire rien, et transis de froid, et saisis à la gorge par l'odeur âcre des holocaustes. J'ai remis le casque (à écouteurs et à masque) de la radio. Le tapage des moteurs s'assourdit. C'est le vol étouffé de l'oiseau nocturne mou et obscur dans la nuit, celui du condor aveugle, au grand corps ballant par-dessus le chaos des monts, avec ses deux énormes voiles noires, muet comme le temps qui passe.

Un grésillement dans la tête... L'émission.

A la hâte, j'ai noté les données de l'expérience : point exact, altitude, vitesse, direction, force du vent sud-est.

Puis je me laisse aller, l'oreille et l'œil

bouchés à tout le reste, et voilà que je tombe dans une autre heure et sur un autre point du monde. On est envoyé ailleurs comme un télégramme ; subitement, recule de sept mille kilomètres et d'un demi-tour de cadran, et, par un travail brusqué de machinistes, changement d'éclairage sur toute la scène.

A mon oreille, une voix de l'au-delà confie :

*Paris. Trois heures de l'après-midi.*

Ça vient tout autour. Un brouhaha, les bruits de la rue, la trompe des autos, les quintes de coups de cloche des tramways et des autobus (qui évoquent la ville comme le chant du coq, le village). Soudain mes yeux reçoivent un coup de lumière — l'image. La place s'évase au soleil toute piquée de choses qui font des ombres ; et un réseau mobile la raye dans tous les sens... L'Obélisque. Un groupe de

passants, tout près de moi, à me toucher. Les bruits redoublent. Une sirène. Où est-elle ? On cherche des yeux ; on voit : un bateau glissant sur la Seine, là-bas, en bas des façades. Des cris de camelots glapissants sautent, comme des insectes au premier plan. A cette seconde même, ce garçon bien éclairé et les yeux brillants, qui rit, tout en faisant une grimace lui tirant la bouche, brandit et distribue sur le trottoir un journal de midi, dont je lis le titre. Au loin, un fragment de fanfare se perd dans l'horizon hachuré, confus et finement crénelé, qui bouge.

Près de là, à travers le lignage vertical des piétons pressés sur les bordures et éparpillés partout, les chaussées sont couvertes d'une carapace quadrillée de toits de voitures. A chaque carrefour, un agent à bâton blanc est le général de cette armée mécanique qui enchaîne les rues, les

hausse d'un large dallage noir. Des cycles et des triporteurs s'insinuent. Hâte, soleil, nickel, vernis brillant, poussière féerique.

Je me recueille, emporté dans les sinistres ténèbres glacées, et pourtant enveloppé au centre dans cette autre destinée qui m'amène de force sur de nouveaux points d'un étincelant décor.

On me crie : *Sortie de cinéma*. C'est après une représentation en matinée, dans un quartier populaire. Une cohue débouche d'un portail, prise en écharpe par un rayon. Des figures rient ou sourient. Des bouches se disent des choses que j'entends comme si on me les disait : « Au revoir, à bientôt, — c'était pas trop mal pour une fois... ». Animation. La vie est douce. En même temps que je vois cette béatitude et cette insouciance morcelées sur les faces ensoleillées des ouvriers d'ailleurs, que j'entends claquer les gais éclats de voix et



rouler les gros rires, je sens, à la manière de ceux que secoue un cauchemar, des souffles froids de tombe qui assaillent une partie de ma figure.

Puis, rideau tiré. Du noir partout, et du silence qui comble tout. L'univers a une autre communication à nous faire.

Changement à vue. *Genève. Société des Nations. Discours du représentant de la France.*

Le casque que j'ai sur le crâne (et la moitié de la figure), et qui bourdonne de ces sons articulés, s'éclaire vaguement devant mes yeux. Il apporte l'image : l'homme qui parle. Cette aube animée se dessine. La silhouette s'imprime sur le nerf optique, grossie par un effet de projection. On la reconnaît bien.

C'est le Renégat. Et surtout, l'Histrion.

Il apparaît en grisaille, à plat, comme un morceau de toile découpée, buste pen-

ché, bras en avant. Ses bras en banderoles ondulent et s'enroulent au vent. Il se dilue et s'estompe comme une fumée. C'est à la fois le nuage et le vent :

« Nous sommes entrés désormais dans l'ère de la justice et de la paix. »

Sa bouche s'ouvre en rond. Il module. Il objurgue. Il a des trémolos qui le font onduler, et des larmes dans la voix — parfois cela grince. La harangue est interrompue par des tambourinements d'éclatements électriques. On n'en a plus que la gesticulation. Puis on discerne d'autres paroles du prédicateur habillé en ministre, du prêtre qui montre ses jambes :

« La paix est voulue non seulement par nos pays de liberté et de démocratie qui sont à l'avant-garde du progrès, mais par les pays lointains, les pays faibles, auxquels nous apportons notre aide tutélaire et les bienfaits de notre civilisation en y

organisant avec désintéressement la noble et fraternelle alliance du capital et du travail. Honte aux meneurs de la révolution, stipendiés par Moscou et qui détournent fallacieusement les travailleurs que nous aimons tant, de l'œuvre de progrès, de justice et de paix. »

Tandis qu'il brandissait le panache de la paix et qu'il semait du bruit, la transmission sonore et visuelle a traversé une zone de netteté et on a pu, quelques secondes, recueillir plus minutieusement sa voix ecclésiastique, son masque patelin, ses gestes courbes et coulants de serpent. Même, on a distingué, au second plan, les figures rangées des messieurs qui l'écoutent et qui pensent qu'eux aussi, ont la même chose à dire.

Celui dont la parole rayonne en ce moment du temps, sait qu'il ment. Il sait que le régime dont il est un des piliers, grâce

à sa ferme trahison d'antan, déverse l'injustice, la spoliation et la guerre. Mais le métier des grands avocats à portefeuilles est de malaxer le public universel. Le capitalisme métallique a la voix bêlante, et il donne de sensationnelles représentations de théâtre, pour éberluer et distraire les foules, comme à toutes les époques d'empires décomposés.

Je regarde passionnément l'image vibrante du charlatan de la civilisation dont le geste se pose à mes yeux sur le lugubre champ de bataille, sur le pays que la civilisation écrase après l'avoir volé — comme tant d'autres, — sur les ténèbres d'enfer où l'on assassine — comme dans tous les coins du monde — les animaux domestiques qui voudraient être des animaux libres.

J'ai montré le poing à cet affichage sonore. J'ai arraché de ma tête la carcasse

scientifique que j'y avais posée, et effacé la grande caricature officielle.

J'ai vu la nuit sanguinolente et fumeuse, là-bas, au niveau de la terre. J'ai vu les draperies pourprées en quoi se sont changées les draperies de deuil du jour. Plutôt que d'assister à la parade démocratique, j'aime mieux respirer à nu le charnier social et la puanteur de la vengeance des riches.

Par besoin de savoir, nous avons envoyé vers le sol une fusée éclairante. Elle a mis à jour un rond de la plaine. On y voit des bandes d'hommes rôdant semblables à des bandes de fauves. Ils ont des uniformes, et, à un képi, un galon a brillé. Ce sont les loups de la civilisation.

Dans la nuit des hommes, on entend des explosions, et des nappes blafardes s'étalent et se retirent. Un éclair tonne, et presque carré, il a dessiné la forme de la

chaise électrique. Sur certains points, jallissements d'étincelles. Est-ce une grange qui se vide en gerbes d'or ? Des beuglements de bêtes dont on devine l'errance, la bousculade désordonnée dans la plaine — le poil roussi, l'œil désorbité. On a entendu des coups de canon (le grand canon, ce borgne qui regardait la ville ouvrière). Au moment où l'Avocat parle de progrès bienfaisant, la voix même de l'énorme mécanisme souverain éclate en rafales. Il dit, comme le Dieu du Livre des Livres, qu'il est le Dieu Fort, l'ennemi des hommes, et qu'il ne veut pas du règne des hommes. Il dit les paroles textuelles de Jéhovah, écrites sur le papier qui couvre les autels des églises : « Il ne faut pas que les hommes sachent, parce que s'ils savaient (et s'unissaient), ils seraient nos égaux, à nous, les dieux. »

On est pris de désespoir. Puisque les

sacrifiés ne savent pas parler ensemble et qu'on s'adresse presque toujours à des sourds, puisque le prolétariat c'est la force, mais que ce n'est encore que le cadavre de la force, ne naîtra-t-il jamais de lui-même ? N'y aura-t-il jamais la Tour de Babel jusqu'au bout, l'assaut du ciel par tous les ouvriers terrestres ! Est-ce que la voix de la logique et du brûlant intérêt de chacun parmi tous, restera toujours aussi illusoire que le grand roman religieux fabriqué dans le vide au début de l'histoire !

Pour le moment, la condamnation.

Il faudrait un miracle.

Il faudrait un déluge du monde.

On voyait, hors des foyers d'incendie, hors des ruines éblouies et brûlantes, se détacher de fragiles étincelles isolées, titubantes. Elles remontaient péniblement et venaient cribler la pente des bords du

gouffre, au pied de la montagne aussi noire que son ombre, à l'endroit où cessent les chemins.



Quand le matin se lève, on ne voit rien. Nous sommes au-dessus des nimbus comme au-dessus d'un massif de glaciers noirs et violacés, par-dessus la pluie et l'orage. Celui-ci s'entre-choque et s'entr'ouvre. On voit l'horizon en lambeaux, et le monde apparaît à travers les nuées qui tournent comme des volants, et les zigzags fulgurants aux coups sourds.

Le matin noir s'établit laborieusement sur le pays fracassé où les fumées sont droites comme des clochers.

C'est moi qui conduis. Nous montons ; nous ouvrons les portes de la terre. Froid. Le feu rampe encore partout. Vous figu-



rez-vous ce que c'est qu'un incendie froid ; impression de pays-hôpital, de cautérisation et de chirurgie. Nous surplombons le lac triste encaissé dans le haut de la montagne. Le lac, père morne de toute la région.

Alors, le flanc de ce lac s'est ouvert.

C'est au point du jour que cela s'est passé. On a vu le lac qui s'est mis à aller par-dessus un point de sa rive.

Éboulement, ou travail des hommes ? Je ne sais. Mais la muraille rocheuse se fend. Il en sort une large nappe courbe, un faisceau de cascades. Cette marée bon-dit, descend la pente.

J'ai poussé un cri, et j'ai vu que Béloir aussi, criait. Je lâche la hauteur pour voir de plus près. On descend, on s'affaisse. Nous suivons la course du fleuve à la source bombée et violente comme un Nia-

gara, fleuve terrible roulant de haut en bas, qui vient de naître à la face du ciel. Nous allons aussi vite que lui.

Il s'épand, s'élargit, étale sa plaine blanche ou sombre, où luisent parfois des éclaircissements — il est une longue image de neige et de glace — il gagne sur les bords, roule en nappes, fuse en chutes dont la largeur se précipite vers l'incendie.

Il l'atteint et l'éteint. On voit un à un les foyers incandescents devenir noirs et exhaler des filaments. Il semble que la mer qui commence là se mette à bouillir sur les bords. On voit se rassembler les gens qui étaient assiégés par le feu. La foule suit la frange latérale de l'inondation. On discerne très bien cet envahissement du panorama par la géométrie luisante de l'eau, accompagnée sur le côté par le grisé de la foule. (C'est ainsi que le jour pousse le soir.)

L'avalanche fluide s'est précipitée vers le fond de la vallée. Instantanément le vaste quartier des riches est inondé, enseveli. Le niveau monte, avec des vagues, à vue d'œil. On voit s'effondrer les toitures des palais, et les jardins disparaître par couches successives : les plates-bandes mises sous vitres, puis les arbres, qui font des archipels. Et on voit les convois de chemins de fer qui se dessinent, couverts d'une carapace liquide.

Et est emporté du même coup le camp des troupes de police, et tout leur matériel, et la garde d'honneur avec le bouquet des drapeaux nationaux qui surnage, toutes les grandes firmes à vau-l'eau. Les hommes surpris par la formidable vitesse du fléau, et désarmés devant ça, s'effarent, courent en zigzags, sont pris à bras-le-corps et roulés par l'emplissante galopade.

Nous accompagnons le cataclysme, comme un archange. Même, nous descendons, nous nous mettons dans la zone immédiate de la colère de la nature, dans le souffle de l'eau, à quelques centaines de mètres de la tumultueuse coulée. J'ai vu s'engloutir quelqu'un dans le grand centre : tout autour d'un point qui n'est déjà plus, un immense semblant d'auréole s'étire.

J'ai tourné mon cou en arrière, à me le démancher. Par un chemin qui s'est percé dans les voiles noirs secoués, j'ai vu là-bas, les puits de pétrole qui tombaient comme des quilles.

... Mais l'eau continue à monter... Mais que va-t-il se passer ?

Maintenant que l'eau a démoli l'incendie, démoli la ville blanche, fracassé le chantier des puits, et donné à tout ce pays la face de la mer, maintenant que le cata-

clysme a dégringolé des cimes pour mater les dieux et bouleverser les choses avec la poussière de châtiment et d'espoir qui y est attachée, — l'angoisse commence, s'impose, éclate dans les quelques minutes qui viennent :

A peine a-t-on le temps d'y penser, ils sont pris ! Déjà l'inondation atteint la foule des fugitifs accrochés à la pente (d'en haut, on dirait que c'est avec leurs ongles), autour des assises à pic du mont de la Tour, et qui fait un socle d'insectes en paquet à ce mât de pierre sur quoi nul ne peut monter.

Le combat des éléments physiques brasse la lutte pensante. La foudre et le vent, les nuages, qui sont les drapeaux des vents... On est au milieu d'un déluge céleste. L'électricité fait des plafonds de lumière. Un nuage s'étend en crissant, si vaste et si noir, si puissamment barbare,

qu'il faudrait donner un nom à cet être démesuré.

Nous nous sommes élevés pour dominer le déménagement du ciel et le haut parleur du tonnerre, pour remonter jusqu'à la surface de la tempête où nous sommes des noyés. Au moment où l'on franchissait le dernier écueil suspendu de l'espace, j'ai vu la haute montagne droite qui surplombait le gouffre, remuer, se pencher sur ce gouffre, et la tour naturelle ressemble, en projection énorme, à la Tour de Pise.

Puis, au milieu de craquements et de souffles qui nous rejoignent et nous font danser comme un fétu, d'un écroulement géologique et des lézardes lumineuses de l'espace, la montagne est tombée dans l'abîme.

Il n'y a plus d'abîme. La montagne l'a bouché et il est plein jusqu'aux bords. Sur la chaussée vierge, cahotique, où l'on



monte et où l'on descend, la foule s'est engagée. Dans les cassures des nuages et des poussières, j'aperçois les hommes, les hommes, en une seule nappe.

Ils passent !

Crispé à l'avant de la comète de bruit, je me remémore les mots d'une leçon apprise au temps où j'étais écolier et où on me disait l'histoire sainte : La prédiction du prophète Isaïe, vaste écho antique du surnaturel : « Que toute montagne s'abaisse, toute vallée se comble. Et se manifestera la gloire d'Iahveh et la verront tous les hommes ensemble. »

Cela s'est fait contre le vieux Dieu lui-même, contre l'épouvantail des nuages, cela s'est fait sans force surnaturelle, mais, au contraire, par toute la force naturelle.

Au moment où la foule assiégée au bord suprême du pays s'est rendu compte qu'au lieu d'être poussée à la mort, elle était

poussée à la délivrance, il s'est élevé une clameur si haute qu'elle nous a frappé les oreilles. Nous avons interrompu les explosions. Les faces de la multitude, n'entendant plus notre bruit, se sont levées vers nous avec tant d'unanimité que ce geste a éclairci l'impétueux cortège, et que nous l'avons vu — et leur cri a redoublé. Ces cris des cœurs sauvés mêlés aux fracas météorologiques, tandis que l'ouragan entraîne la terre, c'est la plus riche harmonie qu'il soit donné à un vivant de percevoir.

Maintenant toute la vie qui se cramponnait aux hauteurs de la vallée inondée, ressort horizontalement, et il n'y a plus qu'un seul sens des hommes.

Notre lourde cellule s'approche de cette émigration tumultueuse, de ces chercheurs désespérés du feu qui, entourés des tendres et pesantes familles, vont, mar-



chant devant soi, au pays où le drapeau rouge est planté. Le fleuve humain passe sur les crêtes. L'ouest chante, le sud crie.

Naguère, j'ai vu la faim et le désespoir comme des choses. Je vois à présent la volonté, qui façonne le monde et fait remonter les avalanches. Il fallait un signe pour réveiller et jeter ensemble toutes les visions et toutes les colères, pour faire de l'harmonie et de l'arc-en-ciel. Cette lumière fut. Les dispersés des bas-fonds, la nature elle-même les a unifiés en leur montrant la clarté de la voie éventrée et ouverte. Elle a mêlé la foule aux grandes lois, l'a rendue à elle-même. La multitude a pris forme d'inondation aussitôt qu'elle s'est mise à n'obéir qu'à elle-même. Cet organisme spacieux qui est le nouvel acteur conscient de l'univers, s'installe. Il existait, mais il s'ignorait. (Il ne se connaissait guère que dans des éclairs de fo-

lie, comme le vieil ancêtre monstrueux du pays inférieur). Maintenant, ceux qui ont arrêté son avant-garde ne l'arrêteraient plus. Si la montagne n'était pas tombée dans le gouffre, le géant de l'étendue l'y transporterait. Il prend place, avec sa pensée horizontale ; les choses sont sa chose, et il commence à forger sa patrie avec toutes les autres.

Et moi, le pauvre artisan des voyages, le marcheur surnaturel, l'habitant de l'appareil astral, je suis porté par la large foule et poussé par son haleine.

Je ne suis pas au-dessus. On n'est plus jamais au-dessus. Je suis, simplement et humblement, attaché à son sommet. J'en fais partie, et tout ce que je sais fait partie de sa chair. Enraciné moi aussi dans les bas-fonds, j'ai la taille que nous avons. Tout à l'heure, lorsqu'on a arrêté les moteurs, ils ont vu la façade triangulaire des

trois hélices comme le fronton de leur temple.

En ce moment bouleversé, où je crie avec eux, où il me semble que je m'arrache un masque du visage pour crier plus, je vois plus distinctement que jamais le mécanisme de la destinée. Les discussions volent en éclats, l'abstrait s'évapore. La voix du sang clame : Ne pas mettre en antagonisme l'individuel et le collectif, comme s'il fallait que l'un éliminât l'autre. Si on les prend chacun dans une main comme deux marionnettes qui se disputent, on fait un amusement bête. Dire : « il ne faut plus d'individuel », c'est vendre la peau de l'ours qu'on ne tuera jamais. Ils sont une force double. Ce sont les deux états de la force pensante qui marche sur la terre. Voici ce que nous avons vu, face à face avec l'humanité : elle est un corps dont les cellules ont entre

elles un certain espacement et un certain jeu. Au contraire de ce que disent les bavards, l'individuel et le collectif se renforcent l'un l'autre, par le cœur et par les yeux. Mais il faut faire un ordre entre eux, et, dès qu'on quitte les sommets de la métaphysique et du sentiment, dès qu'on est sur le champ de l'action et sur le chantier, subordonner l'individuel au collectif. (Tourner dans ce sens la force double et l'océan des gouttes d'âme.)

Tandis que s'accomplit sous mes yeux le passage de l'ancien monde au nouveau monde à travers un déluge, il s'est fait comme une mêlée de grandeurs. Impression d'une victoire, et impression d'un chef-d'œuvre. Il y a trop de simplicité dans la destinée humaine, et c'est cet excès de simplicité qu'on arrive enfin à voir. Chacun se dépasse soi-même, et moi qui ne suis qu'un point de la société, mon re-

gard est celui d'un grand homme sur le monde. J'ai pensé à la *Neuvième Symphonie*, parce que l'œuvre du précurseur grandiose, c'est un rassemblement de bruits ; c'est une musique de masses ; les multitudes de sons s'unissant dans un tonnerre qu'on n'avait jamais entendu.

Ils chantent. Mais pour orchestrer le destin, vous autres, les hommes nouveaux qui n'admettez pas les infractions à la logique de la vie, il ne faut plus chanter qu'il y a des méchants et des bons, ni qu'il y a des victimes et des bourreaux. Non, il y a les vainqueurs et les vaincus.

---

## V

### LE PAS EN AVANT

J'aime l'avion, la charrue du ciel, l'instrument d'embrassement dans tous les sens de ce grand mot, instrument-perspective, instrument-levier, et qui réchauffe la carte du monde.

J'aime cette source nouvelle. Je tâtonne autour de l'idée en formation, autour de cette sur-Bible d'évidence épelée dans les espaces, qui établit la réalité en longueur et de haut en bas, et le fleuve des hommes. Tout ce qui était dans les paroles, et non dans la réalité : patrie, nationalisme ver-

tical, propriété, Dieu, s'élimine de la nature, et il n'y a plus que le corps de la vie. J'ai une hantise géométrique et cosmique qui m'a déjà obsédé tandis que l'avion construisait la pyramide du réel : mettre le dessin collectif dans l'angle fulgurant de l'individualité. Agir ainsi dans la vérité de la terre, non dans le songe. « D'un bout à l'autre », tel est le mot d'ordre neuf. C'est par l'étendue que se formera l'unité organique.

J'ai fait un pas en avant dans la mathématique humaine.

FIN





**ÉLEVATION.**

**HENRI BARBUSSE**

# **ÉLÉVATION**

**ROMAN**

P/P 2025 A.1

**FLAMMARION**





## DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

<p style="text-align: center;"><b>ADAM (PAUL)</b></p> <p>Irène et les Eunuques, roman (10<sup>e</sup> mille) . . . . . 15 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>BARBUSSE (HENRI)</b></p> <p>Le Feu, roman (390<sup>e</sup> mille) . . . 12 &gt; Russie (15<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 &gt; Ce qui fut sera . . . . . 10 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>BRAMSON (KAREN)</b></p> <p>Une amoureuse, roman . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>BROUSSON (JEAN-JACQUES)</b></p> <p>Les Nuits " Sans-Culotte " (20<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>CAZANAVE (ANDRÉ)</b></p> <p>Le stade aux cent portes, rom. 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>CHÉRAU (GASTON), de l'Acad. Goncourt</b></p> <p>Monseigneur voyage, roman (19<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>CORDAY (MICHEL)</b></p> <p>Les amants malgré eux . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>DAUDET (LÉON), de l'Acad. Goncourt</b></p> <p>Charles Maurras et son temps. 10 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>DELLY</b></p> <p>Une misère dorée, rom. (60<sup>e</sup> m.) 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>FARRÈRE (CLAUDE)</b></p> <p>Le chef, roman (77<sup>e</sup> mille) . . . 12 &gt; Loti (30<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 &gt; Dix-sept histoires de marins (39<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>FISCHER (MAX)</b></p> <p>... Anneaux de la chaîne... (12<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>FOLEÏ (CHARLES)</b></p> <p>La cousine inconnue, roman. . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>GHÉON (HENRI)</b></p> <p>La vieille dame des rues, roman 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)</b></p> <p>Théâtre : Henriette Maréchal. — La Patrie en danger. Post- face de Jean Ajalbert, de l'Acad- émie Goncourt . . . . . 13 &gt;</p>	<p style="text-align: center;"><b>GYP</b></p> <p>Sœurette, roman. (20<sup>e</sup> mille) . 12 &gt; Le coup du lapin, rom. (13<sup>e</sup> m.) 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>HIRSCH (CHARLES-HENRY)</b></p> <p>La vie au galop, roman . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>JACOB (BLANCHE)</b></p> <p>Un " schadchen ", roman . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>JAYAL (DOCTEUR ADOLPHE)</b></p> <p>Mes luttes avec M. Lebureau. . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>LAPARCERIE (MARIE)</b></p> <p>Isabelle et Béatrix, roman du troisième sexe. (10<sup>e</sup> mille) . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>LEUBA (JEANNE)</b></p> <p>La brève lumière, roman . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>LÉVY (SARAH)</b></p> <p>Ma chère France! rom. (12<sup>e</sup> m.) 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>MARGUERITTE (VICTOR)</b></p> <p>Le Général Margueritte . . . . 12 &gt; La femme en chemin, en 3 vol. (1.068.000 exempl.) chacun . . 12 &gt; Vers le bonheur, en 3 volumes (430.000 exemplaires) chacun. 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>MAXIME-DAVID (JEANNE)</b></p> <p>La vie n'est pas un roman. Trois preuves. . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>MORGAN (CLAUDE)</b></p> <p>Une bête de race, roman. Préf. de Pierre Benoit . . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>PAZ (MAGDELEINE)</b></p> <p>Frère noir. . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>PRAT (MARCELLE) ET JOUVENEL (BERTRAND DE)</b></p> <p>L'homme rêvé, roman (10<sup>e</sup> m.) 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>ROSNY AINÉ (J.-H.)</b></p> <p>Le fauvé et sa proie, roman (12<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>SOULIÉ DE MORANT (GEORGE)</b></p> <p>Divorce anglais, roman . . . . 12 &gt;</p> <p style="text-align: center;"><b>STÉPHAN (RAOUL)</b></p> <p>Isabelle Eberhardt, ou la révé- lation du Sahara. Préface de Victor Margueritte . . . . . 12 &gt;</p>
--	---





303075924X

**TAYLOR INSTITUTION LIBRARY  
OXFORD OX1 3NA**

***PLEASE RETURN BY THE LAST DATE STAMPED BELOW***

***Unless recalled earlier***

13.12.99





